65e ANNÉE AOUT 1922

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Morale et Publicité

Il est déplorable de constater que le souci de la réclame tapageuse et le goût du bluff, d'importation américaine, sont en train de détruire un compartiment de la morale publique jusqu'ici demeuré indemne dans la décomposition générale, parce qu'il n'était guère occupé que par une élite intellectuelle.

La littérature et le journalisme — celui-ci pourrait être et est, pour certains, une forme de littérature — s'avèrent atteints de cette gangrène : reconnaissons sans ambages que c'est le journalisme qui a infecté la littérature.

Per fas et nefas, sans aucun souci de la vérité, de la dignité, du respect d'autrui et de soi-même, certains écrivains estiment que le criterium de l'intelligence est le sens de la publicité commerciale, et que pourvu que l'on parle d'eux, que ce soit en bien ou en mal, leur but est atteint, leur renommée assurée.

Quelqu'un disait un jour : « Je veux être célèbre et voir ma photo dans les journaux. Pour cela, je ferai quelque chose de sensationnel : un acte de grand dévouement, une découverte... ou un crime. »

Un facétieux macabre ajouta : « Le dernier moyen est le plus sûr ».

Il est de fait — et c'est bien triste — que la presse d'information, dite « grande presse », accorde infiniment plus de place et d'honneurs dans ses colonnes au crime

qu'à la vertu, au jugement ou à l'exécution d'un assassin qu'aux travaux du savant ou aux actes du philanthrope, de l'homme de bien.

Si la presse, par sa trompette de renommée, peut susciter des énergies et stimuler des volontés, il faut avouer qu'elle ne tend pas toujours à le faire dans le sens du bien.

Mieux encore. Si l'homme vertueux est atteint — comme cela est si fréquent — par l'injustice ou la calomnie, on trouvera toujours dans la presse un écho facile à ces malveillances, alors que le silence est si souvent observé en ce qui concerne des actes dont une existence humaine a le droit de s'honorer.

Eh bien, trop d'écrivains pensent aujourd'hui que « la fin justifie les moyens », et qu'il importe peu de savoir comment on arrivera, pourvu qu'on arrive... et vite.

Tel romancier fait du plagiat une arme de publicité et copie Victor Hugo pour qu'on parle de lui et qu'une presse avide de scandales assure son succès.

Tel journaliste, sous prétexte d'enquête, recueille des potins et fait parler à tort et à travers les célébrités du jour, s'attirant maintes rectifications dont il n'a cure : ça fait du bruit, voire du scandale? tant mieux ! c'est un succès, c'est un triomphe... et le succès, maintenant, c'est de l'argent (1).

Voilà la triste mentalité de gens qui osent se dire hommes de lettres quand ils ne sont que des hommes d'affaires, envahissant le Temple de l'Art et de l'Idéal, pour en monnayer les ors et jeter au bric à brac les palmes et les lauriers.

Il n'y aura bientôt plus d'idéal nulle part! En cherchant à s'américaniser, le tempérament français — dont l'idiosyncrasie, le caractère fondamental si personnel est nettement à l'opposé — n'a fait que s'anéantir lui-même : il a perdu ses qualités propres sans parvenir à acquérir celles qu'il convoitait. Et si l'on ajoute à cette déviation de la forme, le nihilisme du fond même de la pensée moderne, l'athéisme, le matérialisme, on comprend aisément que l'idéal soit mort, et qu'avec lui nous voyions disparaître la loyauté, la franchise, toute une morale, hier encore phare lumineux de tant de vies, aujourd'hui considérée comme digne seulement des imbéciles.

Il est temps de réformer nos mœurs : le Spiritisme peut y contribuer grandement.

R. S

L'Existence de l'Ame après la Mort
Discussion générale
sur l'interprétation des phénomènes métapsychiques

Cette discussion générale s'impose actuellement, à tous les points de vue. Depuis plusieurs semaines, on discute plus que jamais ces phénomènes, et il semble opportun

(1) Jadis, et naguère, si quelque écrivain avait l'impudeur de rechercher une pareille et si triste gloire, il était répudié par ses pairs et perdu dans la considération publique. Aujourd'hui... même des littérateurs réputés, académiciens ou candidats à l'immortalité, sans tomber aussi bas, n'en affichent pas moins un certain irrespect d'eux-mêmes et de leur langue, en demandant aux pires néologismes la célébrité qu'on n'accordait jadis qu'au seul talent. Après « Les Don Juanes », voici « La Garçonne » ! *O tempora ! o mores !*

d'examiner le sujet avec une attention toute spéciale, en lui appliquant les principes de la méthode scientifique positive. Prenons cette discussion à l'origine même de l'incident qui l'a provoquée.

Le 16 juin dernier, *Le Journal* m'a fait l'honneur de publier en tête de ses colonnes l'article suivant que je lui avais adressé :

LES MORTS QUI MANIFESTENT.

Les recherches sur la nature de l'âme et son existence après la mort doivent être faites par la même méthode que toutes les autres recherches scientifiques, sans aucun parti pris, sans aucune idée préconçue, en dehors de toute influence sentimentale ou religieuse. Existe-t-il, oui ou non, des manifestations de morts? Voilà la question. Or, je déclare qu'il en existe. *Le Journal* dont je m'honore d'avoir été le collaborateur au temps de son fondateur, mon spirituel ami Xau, ayant appelé l'attention sur la solution de ce problème séculaire, je mets sous les yeux de ses lecteurs un des faits qui m'ont le mieux prouvé cette survivance, et je défie bien le plus sceptique de mes contradicteurs de l'expliquer en refusant d'admettre l'action du défunt. Qu'ils essaient, du reste, s'ils en sont capables !

Il s'agit d'un ingénieur, propriétaire de deux usines, l'une à Glasgow, l'autre à Londres. Il avait à son service, à son usine écossaise, un jeune garçon, Robert Mackenzie, qui lui était particulièrement dévoué et avait pour lui une profonde reconnaissance. Le patron n'habitait pas Glasgow, mais Londres.

Un certain soir, un vendredi, les ouvriers de Glasgow donnaient leur bal annuel. Robert Mackenzie, qui n'avait aucun goût pour la danse, demanda la permission de servir au buffet. Tout se passa bien, et la fête se continua le samedi.

Le mardi suivant, très peu avant huit heures, dans sa maison, à Campden-Hill, l'ingénieur eut une manifestation qu'il résume ainsi : « Je rêvai que j'étais assis devant un pupitre, engagé dans une conversation avec un gentleman inconnu. Robert Mackenzie s'avança vers moi. Ennuyé, je lui demandai avec quelque brusquerie s'il ne voyait pas que j'étais occupé. Il se retira d'un air contrarié, puis se rapprocha de nouveau comme s'il désirait vivement un entretien immédiat. Je lui reprochai, avec plus de brusquerie que la première fois son manque de tact. Sur ces entrefaites, la personne avec laquelle je causais prit congé de moi, et Mackenzie s'avança derechef : « Qu'est-ce que tout cela veut dire, Robert? fis-je, quelque peu irrité. Ne voyez-vous pas que j'étais occupé? »

— Oui, Monsieur, répondit-il ; mais il faut que je vous parle tout de suite.

— A propos de quoi? Qu'est-ce qui presse tant?

— Je désire vous dire, Monsieur, que je suis accusé d'une chose que je n'ai pas faite ; j'ai besoin que vous sachiez et que vous me pardonniez ce pour quoi l'on me blâme, car je suis innocent. Puis il ajouta : « Je n'ai pas fait ce qu'ils disent que j'ai fait. »

— Quoi donc? répliquai-je encore.

Il répéta les mêmes mots. Je lui demandai alors tout naturellement : « Mais comment puis-je vous pardonner, si vous ne me dites pas ce dont vous êtes accusé? »

Je n'oublierai jamais le ton emphatique de sa réponse en dialecte écossais : « *Vous le saurez bientôt.* » Ma question fut répétée au moins deux fois, je suis certain que la réponse le fut trois fois, de la manière la plus expressive. Je m'éveillai là-dessus, gardant une certaine inquiétude à la suite de ce singulier rêve. Je me demandais s'il avait une signification, quand ma femme se précipita dans ma chambre, très émue, une lettre ouverte à la main. Elle s'écria : « Oh ! James, voilà une affaire terrible au bal des ouvriers : Robert Mackenzie s'est suicidé. » Comprenant alors le sens de la vision, je répliquai tranquillement et fermement : « Non, il ne s'est pas suicidé. » — Comment pouvez-vous le savoir? — Il vient de me le dire. »

Lorsqu'il m'apparut — pour ne pas interrompre le récit, je n'ai pas tout d'abord mentionné ce détail — j'avais été frappé de la singularité de son aspect. *Sa figure était d'un bleu livide, et sur son front on apercevait des taches semblables à des gouttes de sueur.* Je ne savais pas ce que cela voulait dire.

Mais voici ce qui s'était passé. En rentrant chez lui, dans la nuit de samedi, Mackenzie avait pris une bouteille contenant de l'eau forte croyant que c'était sa bouteille de wisky. Il s'en était versé un petit verre, qu'il avait bu d'un trait. Il était mort le dimanche en d'atroces souffrances. On avait cru qu'il s'était suicidé. Et voilà pourquoi il était venu m'affirmer qu'il était innocent de l'accusation portée contre lui. Or, chose remarquable, et dont je n'avais pas la moindre idée, en cherchant les symptômes qui accompagnent l'*empoisonnement par l'eau forte*, je vis qu'ils étaient à peu près *ceux que j'avais constatés sur la figure de Robert.*

On reconnut bientôt qu'on s'était trompé en attribuant la mort à un suicide. C'est ce dont je fus averti le lendemain par une lettre de mon représentant en Écosse.

Cette apparition a été due, selon moi, à la reconnaissance profonde de Mackenzie, que j'avais arraché à un état de misère déplorable, et à son vif désir de rester estimé dans mon opinion. »

Telle est la relation du manufacturier de Glasgow. Cet ouvrier venant, après son prétendu suicide, lui révéler la vérité, prouve évidemment la survivance. Il est utile de remarquer qu'en Angleterre le suicide est qualifié de crime.

Nous possédons des centaines d'observations analogues, faites par des hommes pondérés, qui rapportent simplement ce qui leur est arrivé. Le seul moyen d'esquiver toute explication demandée est de dire que ce n'est pas vrai, que ce sont là des inventions imaginaires, que ces prétendus témoins en ont menti. Or, le manufacturier de Glasgow était un ami personnel de Gurney, l'éminent fondateur de la Société Anglaise des Recherches psychiques, connu et estimé de lui comme un esprit positif et sincère, et sa véracité n'est pas douteuse. Eh bien, si l'on n'accuse pas tous les observateurs d'imposture, si l'on ne pense pas qu'ils ont eu la berlue et que tout le monde est plus ou moins fou ou halluciné, nous sommes bien forcés d'admettre ces faits comme on admet un coup de foudre bizarre et inexpliqué. On ne peut pas tout nier. Il faut avouer franchement qu'il y a là tout un ordre de choses encore inconnues aux investigations scientifiques. Dans le cas particulier que je viens de rapporter, ce jeune homme, empoisonné par erreur dans la nuit du samedi au dimanche, à Glasgow, est apparu le mardi suivant à Londres, à son patron (qui ignorait sa mort), pour lui déclarer qu'il ne s'était pas suicidé. Il était donc mort depuis 48 heures. On ne peut imaginer ici la coïncidence d'un rêve quelconque avec un fait si précis, ni le hasard, ni quoi que ce soit.

Ceux qui nient ces faits sont ou ignorants, ou illogiques, ou de mauvaise foi.

Camille FLAMMARION.

Tel est l'article publié par le *Journal*. J'avoue que, contre mes habitudes, j'y avais employé un ton un peu agressif, dans le but d'appeler la discussion et de voir ce qui en sortirait. L'effet n'a pas tardé. Dès le lendemain, notre spirituel confrère M. Clément Vautel, particulièrement sceptique en ces matières, y répondait par la dénégation radicale que voici :

MON FILM.

« En 1861, par un beau soir d'été, M. Harry Cower était assis dans sa salle à manger, à Sydney (Australie). Il ne ressentait aucun appétit et ne parvenait pas à chasser les idées mélancoliques qui l'assiégeaient.

Tout à coup, il entendit un bruit sec, très léger.

La glace placée au-dessus de la cheminée venait de se fendre.

— C'est étrange ! dit M. Harry Cower.

Quelques semaines après, il apprenait qu'au moment où la glace s'était fêlée, sa vieille tante Mrs. Dorothée-Élisabeth Mac Clure, avait succombé brusquement, à Minneapolis (Minnesota, U. S. A.).

Ce fait authentique ne prouve-t-il pas, d'une façon irréfutable, la réalité des manifestations de l'Au-delà ?

Parfois c'est un certain Archibald B. Blackburn, de Chicago, qui, en 1874, à Woodston, dans l'Ohio, voit apparaître devant lui son ami John-William-Hercule O'Sullivan, de New-

Tipperary (Mass.). O'Sullivan a le visage convulsé ; il paraît respirer difficilement, il fait des gestes bizarres.

— Qu'avez-vous? demande Blackburn.

— A l'aide ! Je me noie ! répond O'Sullivan qui, aussitôt, disparaît.

Blackburn, très troublé, rentre chez lui... Et, huit jours après, il apprend que son ami s'est noyé dans le Missouri, à la date et à la minute où son fantôme appelait au secours.

Ceux qui nient ces faits éloquents, nous dit M. Flammarion, sont ou ignorants, ou illogiques ou de mauvaise foi.

Eh bien ! moi, je les nie.

Je les nie tous, en bloc, de la façon la plus catégorique.

J'ai lu, dans les livres psychiques de M. Flammarion et d'autres « explorateurs du mystère » d'innombrables cas, qui ressemblent étrangement à l'histoire de Harry Cower et d'Archibald B. Blackburn.

Je les considère comme dénués de toute espèce de valeur documentaire. Tout cela s'est passé au diable (le diable n'y est cependant pour rien), à une époque fabuleuse, et les garanties manquent absolument... Quand je pense que nous ne sommes pas fichus de raconter exactement un accident de voiture auquel nous venons d'assister rue des Panoyaux, je me dis qu'il est fou de baser toute une philosophie, une manière de religion, sur d'antiques anecdotes racontées à leur guise par des gens dont nous ne savons rien.

Et puis, on parle trop anglais dans ces histoires de l'autre monde. Les esprits, spectres, fantômes, etc., ne sont jamais nés natifs de Pontarlier ou de Romorantin, c'est toujours en Angleterre ou en Amérique qu'ils se livrent à leurs petites manifestations. L'Au-delà serait-il aussi une colonie anglo-saxonne?

Pourquoi, par exemple, feu Bessarabo n'apparaît-il pas au Président de la Cour d'assises, à l'avocat général, au jury et même à Me de Moro-Giafferri, pour raconter dans quelles circonstances il a élu domicile au fond d'une malle?

Voilà qui vaincrait plus sûrement notre scepticisme que les collections de faits-divers psychicocandards recueillis par le doux et pensif Camille Flammarion. »

Clément VAUTEL.

C'est par cette plaisanterie que notre éminent confrère de la grande presse s'imagine avoir expliqué l'apparition posthume de Robert Mackenzie ! J'ose remarquer que cette « solution » n'a aucun rapport avec le problème posé. Elle se traduit, en effet, par ces mots fort simples : « *Il n'y a rien.* »

RIEN. C'est peu, devant tous les problèmes de la métapsychique.

M. Clément Vautel affirmant que « tout cela s'est passé au diable, à une époque fabuleuse, et que « les garanties manquent absolument », j'ai cherché un fait observé en France et je le lui ai mis sous les yeux comme ne pouvant être taxé d'arriver des antipodes, d'être une antique anecdote, de remonter à une époque fabuleuse. Ce fait, le voici. Il s'est passé *en France*.

Cette observation est de M. Frédéric Wingfield, à Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord) :

« Dans la nuit du 25 mars 1880, écrit-il, je rêvai que je voyais mon frère, Richard Wingfield-Baker, *assis sur une chaise devant moi*. Je lui parlais; il inclinait simplement la tête, en guise de réponse ; puis il se leva et quitta la chambre. Je me réveillai et constatai que j'étais debout, un pied posé par terre près de mon lit et l'autre sur mon lit, et que j'essayais de parler et de prononcer le nom de mon frère. L'impression qu'il était réellement présent était si forte et toute la scène était si vivante, que je quittai la chambre à coucher pour chercher mon frère dans le salon, où je ne trouvai

personne. J'eus alors le sentiment d'un malheur imminent, et je notai cette « apparition » dans mon journal de chaque jour, en l'annotant ainsi : « Que Dieu l'empêche ! » — Trois jours après, je reçus la nouvelle que mon frère était mort ce jour-là, à 8 heures et demie, des suites d'une chute faite à la chasse. »

« Le décès avait donc précédé de quelques heures cette vision si précise. »

Le très parisien et très subtil dénégateur du *Journal* a bien voulu m'accuser réception de cet envoi par une lettre fort aimable d'ailleurs, dont je détacherai seulement les lignes suivantes (il n'accepte pas cette observation, sous le prétexte que le narrateur n'est pas français) :

« Cela se passe dans les Côtes-du-Nord, oui, mais vos personnages sont anglo-saxons, comme par hasard (Richard Wingfield Baker n'est pas très breton). Or, cette histoire-là, comme TOUTES les autres, je la nie. Illusions. Vantardises. Blagues. »

Cette observation si caractéristique ne vaut rien, parce que le narrateur n'est pas Français ! Il serait Français que ce serait absolument pareil. C'est une « blague ». Ce mode d'interprétation des phénomènes inexplicables est évidemment d'une extrême simplicité !

Quelques jours après, le 18 juin, la lettre que voici m'était envoyée de Boulogne-sur-Mer :

« J'ai lu votre article du 16 juin (Les Morts qui manifestent). J'ai lu aussi le fila du 17 de notre charmant Clément Vautel, qui nie les faits dont vous parlez sous prétexte qu'ils se passent toujours dans des pays très éloignés.

« Eh bien, je vais vous en citer un qui s'est passé à Paris, en 1911 (vous pouvez en faire part à notre Clément Vautel).

« Mon père est mort des suites d'une opération, à l'hôpital Cochin, en février 1906. Ma mère n'ayant pas à cette époque l'argent nécessaire pour le faire enterrer, ce fut l'hôpital qui s'en chargea et mon père fut inhumé à la fosse commune du cimetière de Pagneux.

« Cinq ans après, je me trouvais chez moi, demeurant à cette époque rue Etex. Donc, un matin, j'allais et venais dans ma chambre. A un moment, je me dirigeai vers ma cuisine pour y prendre mon petit déjeuner (il était 7 heures). Je vis tout à coup mon père, debout dans la cuisine, la main droite appuyée sur le bord de l'évier. C'était bien lui, avec son air très calme qu'il avait toujours de son vivant. Je ne remarquai pas la façon dont il était vêtu, il paraissait enveloppé de mousseline flottante.

« Quelques mois passèrent et je n'en parlai à personne, de crainte que l'on se moquât de moi. Mais, un soir, je me trouvais en visite chez ma sœur lorsque je le lui racontai. Elle me répliqua : « Tiens ! c'était justement le jour où on a déterré papa ! »

« Ignorant ce fait, je lui demandai pourquoi je n'avais pas été prévenue. — Parce qu'on a pensé que tu ne viendrais pas à cette heure matinale. — A quelle heure donc ? — A 7 heures.

« Eh bien, c'est précisément à 7 heures que j'avais vu mon père.

« Pourquoi s'est-il présenté devant moi ? Était-ce un reproche parce que je n'étais pas là au moment où on le changeait de tombe ? Pourtant je n'étais pas coupable, puisque je n'avais pas été prévenue.

« A cette époque, je ne croyais en rien car j'ai été élevée à coups de bottes et sans aucune religion, mais je vous assure que depuis le jour où j'ai revu mon père, je crois en Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Veuillez, Monsieur, croire à ma sincérité et à mes meilleurs sentiments. »

Mlle H. H. (Mon nom pour vous seul.)

On peut faire l'hypothèse d'une hallucination sans cause; mais comment ne pas lui opposer la coïncidence de la vision avec l'exhumation du père de la narratrice? C'est là que le problème se pose. Qualifier ce récit de « Vantardise », de « Blague »... Qu'en pensez-vous?

Voici maintenant une observation qui a eu deux témoins. Elle m'a été adressée de Strasbourg, le 17 juin dernier :

« Mon frère, Blanc (Hubert), était aumônier des frères Maristes, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). Il y avait dans le couvent un religieux qui, alité depuis longtemps, était *in extremis*. Mon frère allait régulièrement passer quelques instants à son chevet. Or, certain jour, dans la conversation, le malade lui dit : « Vous savez, monsieur l'aumônier, je ne partirai pas *sans aller vous faire mes adieux*. — Je l'espère bien, lui répliqua mon frère sur un ton de plaisanterie. »

« Deux ou trois jours plus tard, ma mère et mon frère se couchaient tranquillement, vers les 10 heures du soir. Ils étaient à peine au lit que, soudain, ils perçurent simultanément, bien que les chambres fussent éloignées l'une de l'autre, un bruit très accentué de clé jouant dans la serrure de la porte d'entrée de la maison, puis *les pas de quelqu'un* marchant dans le couloir. Ma mère en proie à une vive émotion appela de toutes ses forces son fils en lui disant : « Hubert, il y a quelqu'un dans la maison ». Mon frère, qui avait également perçu les mêmes phénomènes, se leva brusquement, fit le tour des appartements, trouva la porte d'entrée fermée et ne constata rien d'anormal. Mais à peine cette visite terminée, la sonnerie du téléphone qui le mettait en communication avec le couvent retentit. « Allo, allo, monsieur l'aumônier, venez vite, le frère (un tel) est mourant. Mon frère se hâte et trouve, en effet, son malade rendant le dernier soupir.

« Cet événement, raconté par des témoins dont la bonne foi ne pouvait être suspectée, avait produit une certaine émotion dans le couvent.

« Ce récit, mon frère et ma mère me l'ont souvent rappelé. Je vous autorise, si vous le jugez à propos, à le publier.

« Mon frère est décédé à Grignan (Drôme), où il était curé de Canton.

Marius BLANC,
Directeur technique de la Biscuiterie « La Cigogne »,
à Strasbourg (Bas-Rhin).

Ces manifestations, ces bruits, ces appels, cette clé jouant dans la serrure, ces pas dans le couloir, etc., sont inexplicables, oui, mais ils sont d'observation certaine et incontestable. Il y en a des milliers. On ne peut pas les avoir inventés. (Le nombre des relations que j'ai reçues dépasse cinq mille et il y en a plus encore d'autres sources, dans tous les pays.) Ne voir là que des farceurs est inadmissible.

Des nombreuses lettres reçues à propos de l'article en question, je détacherai encore la suivante, textuellement transcrite :

Dampierre (Seine-et-Oise), le 16 juin 1922.

MONSIEUR ET ILLUSTRE MAITRE,

« Je vous prie de vouloir bien excuser mon indiscrétion et mon importunité. Après avoir lu, aujourd'hui, votre article paru dans *Le Journal*, je me suis rappelé le fait suivant, dont je certifie l'authenticité ; c'est pourquoi je me permets de vous le rapporter.

« Mon grand-père aujourd'hui décédé, de son vivant agent voyer d'arrondissement retraité, descendit un matin de sa chambre en disant : « J'ai fait cette nuit un rêve étrange : M. J. P., notre cousin, m'est apparu et m'a dit : « Je viens de mourir, je vous prie de m'accompagner chez le notaire, où je vous communiquerai mon testament ».

« A ce moment du récit de mon grand-père, le facteur apporta un télégramme nous annonçant la mort de M. J. P. que nous ne savions pas malade. Nous fûmes très frappés de cette coïncidence. Par la suite, la lecture du testament de M. J. P. étonna beaucoup sa famille. Il ne léguait, en effet, aucun de ses biens à ceux qu'il avait aimés. L'héritier fut même accusé d'avoir fait un faux. M. J. P. apparaissant en rêve avait-il voulu attirer l'attention sur l'étrangeté de son testament? Si vous daignez lire ces lignes, vous pourrez, Illustre Maître, en tirer une conclusion.

« Je vous prie de vouloir bien agréer l'hommage de ma très profonde et respectueuse admiration.

Paul BRUSTIER,
Percepteur de Dampierre (Seine-et-Oise). »

A ces observations inexpliquées (et inexplicables), nous pourrions en ajouter ici un grand nombre d'autres analogues. Les nier est absurde.

***

Mais revenons au fait lui-même et à son interprétation. La démonstration de la survie est d'une telle importance que toutes les objections doivent être examinées et rigoureusement pesées. L'apparition, en rêve, de Robert Mackensie venant se disculper d'une attaque imaginaire, en suscite plus d'une.

Je remarquerai d'abord que cette relation est extraite de mon livre *Après la Mort*, un peu abrégée (pour *Le Journal*) et que parmi les objections possibles, j'ai signalé, dans ce livre, la *suggestion retardée*. Comme le public est, en général, ignorant de ces études, je n'en ai pas parlé dans l'article. Examinons ici cette hypothèse d'une transmission de pensée faite par l'agonisant avant sa mort, adressée à son patron et demeurée latente dans le cerveau du récepteur, pour ne se manifester qu'après le calme du sommeil nocturne. Voici, à ce propos, la communication d'un lecteur qui expose très clairement cette objection, en même temps que celle d'une transmission de pensée par la lecture de la lettre reçue par la femme de l'ingénieur.

« Il se peut, m'écrit mon honorable correspondant, que Mackensie, au cours de sa longue agonie, ait perçu, sans être en état de les relever, les propos émis par son entourage. On parle de son suicide, réputé crime dans ce milieu. L'honnête et timoré garçon

a son délire hanté par l'idée fixe de détromper son bienfaiteur, de lui crier la vérité : et comme sa pensée, baillonnée, ne peut se traduire par la parole, son instinct cherchera, saura trouver peut-être, les moyens de se communiquer qu'on admet en télépathie et que vous ne récusez pas. Le message lancé dans l'espace arrivera-t-il aussitôt au destinataire non prévenu?... Tout d'abord, le maître-usinier, très absorbé par le *business* — même en rêve, son récit le prouve — se montre récalcitrant à l'interview : peut-être l'a-t-il déjà plusieurs fois écarté, ce bourdonnement importun ; mais la nuit, apaisant peu à peu les autres bruits dissonants, a pu rendre son inconscient plus sensible à l'imperceptible appel : harcelé par l'insistance du fantôme, il lui donne enfin audience. Vous savez le reste. Mais ce fantôme, sur quels indices pouvez-vous affirmer qu'il représente un être revenu de l'Au-delà, plutôt qu'un être qui vivait encore au moment de l'émission? Des exemples de communications retardées sont cités et admis par vous dans des cas analogues (v. notamment : *Avant la mort*, p. 137 et 162). Pourquoi les écarter dans le cas présent?

« Au surplus, une autre hypothèse se présente, suggérée par votre narration même : Nous savons qu'une lettre était déjà en route, encore ignorée de l'ingénieur. Elle lui apportait les détails de cette fin tragique ; son contexte était donc de nature à fournir au rêve les premiers éléments de sa mise en scène ; et l'imagination, plus imaginative que jamais dans l'état de rêve, saura bien mettre au point le dramatique de l'apparition. Ce « vous le saurez bientôt » que l'ombre répète par trois fois, ne vous semble-t-il pas une allusion directe et précise à la venue imminente de cette lettre, suggestionneuse à distance? Et nous voici ramenés alors aux phénomènes un peu moins discutés de seconde vue, de télépathie, etc... Ceux-ci, pour ceux qui les admettent, ne prouvent pas inéluctablement la survie, seul objet de la controverse.

« Votre interprétation, cher Maître, n'est pas mise à néant par les miennes : elles peuvent subsister parallèlement. Mais du fait que la vôtre laisse place à des hypothèses concurrentes, elle cesse d'être en soi décisive. »

Georges IZAMBARD,
à Neuilly (Seine). »

De ces deux hypothèses, examinons d'abord la première. Je puis y répondre d'autant mieux que je l'ai spécialement étudiée depuis longtemps.

J'ai reçu, depuis le début de mon enquête, en 1899, cinq mille observations psychiques variées, et j'en avais reçu environ cinq cents avant que je me sois décidé à faire cette enquête. Dans la quantité des faits psychiques rapportés par les groupes d'études, soit en France, soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en d'autres pays, j'estime à peu près au même nombre ceux qui sont arrivés à ma connaissance ; c'est-à-dire que j'évalue cet ensemble à dix ou onze mille au moins. Sur ce nombre, il n'y en a pas un seul qui soit égal, comme manifestation totale, à celui de Mackensie. Celui qui s'en rapproche le plus, en ce qui concerne l'impression cérébrale retardée, est celui que l'on peut lire au tome II de *La Mort et son Mystère* (p. 314-315) : la sœur de Louis Noell, belle jeune fille de 18 ans, atteinte, subitement, d'une angine, pendant une promenade à Perpignan, mourant après une cruelle agonie, et apparaissant à son frère, étudiant à Montpellier, dix-huit heures après sa mort, en l'appelant avec insistance. « Que fais-tu, mon Louis? mais viens donc, mais viens donc ! » J'ai inscrit ce fait

(absolument authentique et contre lequel aucune dénégation ne peut être admise) aux communications télépathiques entre vivants, quoiqu'il ait été observé dix-huit heures après la mort, et non aux manifestations de défunts, tout en laissant la porte ouverte à cette seconde hypothèse, parce que nous devons d'abord chercher l'explication dans la mentalité des vivants. Frédéric Myers, l'auteur de l'impression latente retardée, qui l'a étudié avec tant de soins, admet que le retard ne peut être que de quelques heures, au maximum de douze *(Human Personality*, vol. II, p. 13) et qu'elle s'explique par l'occupation diurne du cerveau, ne permettant à l'impression de se manifester qu'à l'heure où l'esprit reposé peut la ressentir. Le jour de la catastrophe, l'étudiant était en partie de plaisir. Sa sœur est frappée dans l'après-midi du 22 novembre et meurt le lendemain matin vers dix heures, après douze heures de souffrances. L'étudiant ne rentre chez lui que dans la nuit du 23 au 24, à deux heures du matin, se couche très gai, s'endort et, sur les quatre heures du matin, voit en rêve sa sœur, pâle, sanglante, désespérée, lui jetant son cri plaintif indéfiniment répété. L'hypothèse du retard de la réception s'explique parfaitement. Le jeune homme n'était pas en état de recevoir plus tôt l'appel de sa sœur. Nous concevons donc ce retard de dix-huit heures après la mort, en admettant que sa sœur ait désiré sa présence auprès d'elle jusqu'à son dernier soupir, lorsqu'elle s'est sentie entièrement perdue.

Nous avons le droit, ne semble-t-il, de prolonger jusque-là le retard de l'impression ressentie, quoiqu'en général, elle soit limitée à quelques heures, étant donnée la situation spéciale du percipient. Pouvons-nous nous baser sur cette expérience pour expliquer le cas Mackenzie? Nous n'y sommes pas autorisés, ce mode d'explication ne s'adaptant plus à la réalité.

Je répète que, sur des milliers d'observations, le cas de Louis Noell est le seul qui puisse, à ma connaissance, être comparé à celui de Mackenzie. Mais quelle différence, néanmoins ! Examinons, analysons.

Louis Noell ressent l'impression aussitôt qu'il peut la ressentir, *la première nuit* après l'appel, deux heures après le moment où le sommeil a commencé à libérer son cerveau.

Le rêve du patron de Mackenzie n'est arrivé que *la seconde nuit*, quarante-huit heures après la mort. Pour pouvoir appliquer l'hypothèse du retard à ce rêve, il nous faudrait supposer que le patron n'a pas dormi la nuit précédente, pure supposition. Il n'en est pas question dans la relation publiée par Myers lui-même *(Human Personality*, tome II, p. 52, Phantasms of the dead) et l'idée d'une impression latente n'y est pas soupçonnée, quoiqu'il soit l'auteur de cette hypothèse. Nous devrions aussi supposer que le cerveau n'a été en état de percevoir qu'après toute une seconde nuit à l'heure du réveil. Il me semble donc que nous devons éliminer ce genre d'explication et qu'en fait de retard, celui de Louis Noell est un maximum unique. Il y a une limite à l'intervalle possible entre l'émission et la réception. L'action du défunt reste la plus probable, la plus admissible.

Quant à l'explication par une transmission de pensée due à l'arrivée de la lettre à l'épouse de l'ingénieur, elle n'est pas recevable non plus, puisque cette lettre annonçait le suicide et non l'erreur d'interprétation. Il nous faudrait supposer que la lectrice de cette lettre n'y a pas cru et a imaginé une erreur, pure supposition aussi. Lecture télépathique de cette lettre par l'ingénieur endormi et combinaisons dans son esprit?

Hypothèses sur hypothèses ! Il n'en est pas question dans la relation directe originale. Remarquons que Frédéric Myers, auteur, avec Gurney et Podmore, du célèbre ouvrage *Phantasms of the living*, n'est arrivé aux *Phantams of the dead* qu'à son corps défendant, après dix années de discussions contradictoires. Quant à moi, je suis dans le même cas. Ces recherches d'explications sont dignes d'attention et très méritoires, mais elles ne résistent pas à l'analyse rigoureuse et complète.

Parmi les nombreuses lettres reçues comme recherches d'explications possibles par actes du mourant — du vivant, — je signalerai encore celle d'un psychologue bien connu, M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq (Belgique), attribuant la communication à une suggestion retardée, et je signalerai aussi celles de MM. Ch. Grandmougin, Geoffriault, G. Naudin, E. de Schildknecht, à Paris, Albert Kontz, à Strasbourg, Flobert à Bayonne et plusieurs autres, invoquant une transmission de pensée provenant de la lettre reçue par l'épouse de l'ingénieur. Je crois avoir montré que ces deux hypothèses ne sont pas applicables. J'ai tenu à les rappeler ici pour prouver, une fois de plus, que nous cherchons, avant tout, la lumière complète. Il y a eu là un assez bel exemple de discussion dans la presse française, pour mériter d'être enregistré, malgré son étendue, et conservé dans cette Revue.

Camille FLAMMARION.

Le Spiritisme dans l'Art. — La Musique

II

La musique éveille dans l'âme des impressions d'art et de beauté, qui sont la joie et la récompense des esprits purs, une participation à la vie divine dans ses ravissements et ses extases.

La musique, mieux que la parole, représente le mouvement qui est une des lois de la vie ; c'est pourquoi elle est la voix même du monde supérieur.

Il faut la beauté suprême de la forme pour exprimer les splendeurs de l'œuvre universelle. Ni la poésie, ni la musique, avons-nous dit, ne supportent la médiocrité. Cependant, malgré l'indigence esthétique de notre temps, il faut reconnaître et louer les efforts de quelques auteurs qui, dans leurs tentatives, se sont rapprochés des cimes et ont réussi à réaliser des œuvres où passe un souffle, une radiation de la beauté souveraine. Par l'opéra, notamment, ils ont réussi à remuer dans les âmes la fibre des enthousiasmes généreux.

C'est que pour enfanter, pour produire des œuvres géniales capables d'élever les intelligences jusqu'aux sommets de la pensée, jusqu'à l'idéal de beauté parfaite, il faut d'abord se créer soi-même, édifier sa propre personnalité et la rendre susceptible de goûter, de comprendre les splendeurs de la vie supérieure et l'harmonie éternelle du monde.

Quelles forces, quels rayons, quelles consolations, quelles espérances peut-on faire passer dans les autres âmes, si l'on n'a en soi-même qu'obscurité, doute, incertitude et faiblesse? Que pourrait-on attendre d'esprits sceptiques, fermés à toute impression élevée, sourds à toutes les voix, à tous les échos de l'Au-delà?

La misère esthétique de notre époque s'explique par l'impuissance de l'âme contemporaine à se créer une foi éclairée, une conception plus large et plus haute de l'universelle beauté.

Dès lors, on doit apprécier les exceptions qui se produisent et les élans des rares auteurs qui s'efforcent de ramener l'opinion vers les régions de l'idéal.

Mais à mesure qu'un nouvel idéal s'éveille et que les foyers du spiritualisme s'allument sur tous les points du globe, on va voir éclore et se développer dans les âmes un reflet plus puissant des splendeurs de la vie invisible telle que la révèlent les enseignements de nos amis de l'espace. Et ce sera le signal d'une floraison d'œuvres, le point de départ d'une ère artistique qui surpassera en grandeur et en richesse l'œuvre des siècles qui l'ont précédée.

Sans doute, le spectacle du monde terrestre et de la vie humaine, avec leurs contrastes heurtés, nous offrent une variété suffisante de tableaux, d'images, de scènes, — amours et haines, passions et douleurs —, pour inspirer des œuvres fortes, telles que le passé nous en a léguées. Mais que seront ces sujets, si riches soient-ils, comparés à l'immense panorama que déroule à nos regards la révélation spirite et ses descriptions de la vie des espaces? Que deviennent les péripéties d'une existence humaine à côté des vastes horizons de la destinée de l'âme dans son ascension à travers le cycle des âges et des mondes? Et les joies, les épreuves, les chutes et les relèvements, la descente dans l'abîme et les coups d'aile dans la lumière, les holocaustes qui sont une réparation, un rachat, les missions rédemptrices, la participation grandissante à l'œuvre divine?

Qui dira les puissantes harmonies de l'univers, harpe gigantesque vibrant sous la pensée de Dieu, le chant des mondes, le rythme éternel qui berce la genèse des astres et des humanités. Ou bien la lente élaboration, la douloureuse gestation de la conscience à travers les stades inférieurs, la construction laborieuse d'une individualité, d'un être moral! Qui dira la conquête de la vie, toujours plus large, plus pleine, plus sereine, plus éclairée des rayons d'en haut ; la marche de sommet en sommet à la poursuite du bonheur, de la puissance et du pur amour!

Ces vastes sujets sont à la portée de tous. En tout poète, artiste, écrivain, il est des germes insoupçonnés de médiumnité et qui ne demandent qu'à éclore ; par eux l'ouvrier de la pensée entre en rapport avec la source inépuisable et reçoit sa part de révélation. Cette révélation d'esthétique appropriée à sa nature, à son genre de talent, il a pour mission de l'exprimer sous des formes qui feront pénétrer dans l'âme des foules une vibration des forces divines, une radiation du foyer éternel.

C'est dans la communion fréquente et consciente avec le monde des Esprits, que les génies de l'avenir puiseront les éléments de leurs œuvres. Dès aujourd'hui la pénétration des secrets de sa double vie vient offrir à l'homme des secours et des lumières que les religions défaillantes ne sauraient plus lui procurer. Dans tous les domaines l'idée spirite va féconder la pensée en travail.

Le chant et la musique, dans leur union intime, peuvent produire l'impression la plus haute. Lorsqu'elle est soutenue par de nobles paroles, l'harmonie musicale peut élever les âmes jusqu'aux célestes régions. C'est ce qui se réalise dans la musique religieuse, dans le chant sacré.

Le cantique produit une dilatation salutaire de l'âme, une émission fluidique qui

facilite l'action des puissances invisibles. Il n'est pas de cérémonie religieuse vraiment efficace et complète sans le cantique. Quant la voix pure des enfants et des jeunes filles retentit sous la voûte des temples, il s'en dégage comme une sensation de suavité angélique.

Mais, unie à des paroles malsaines, la musique n'est plus qu'un instrument de perversion, un véhicule de laideur qui précipite l'âme dans les basses sensualités et c'est là une des causes de la corruption des mœurs à notre époque.

Le phénomène sonore se développe de cercles en cercles, de sphères en sphères et s'élargit jusqu'à l'infini. Il porte l'âme sur ses larges ondes toujours plus loin, toujours plus haut dans le monde de l'idéal et éveille en elle des sensations aussi délicates que profondes, qui la préparent aux joies et aux extases de la vie supérieure.

Sa puissance mystérieuse et souveraine s'étend sur tous les êtres, sur toute la nature. En effet, la loi des vibrations harmoniques régit toute la vie universelle, toutes les formes de l'art, toutes les créations de la pensée. Elle introduit de l'équilibre et du rythme en toutes choses. Elle influe jusque sur la santé physique par son action sur les fluides humains. On sait que Saül, dans ses crises nerveuses, faisait appeler David, qui, par les sons de sa harpe, calmait l'irritation du monarque. Dans tous les temps et de nos jours encore, l'art musical a été appliqué à la thérapeutique et non sans résultat. On pourrait multiplier les exemples.

La harpe, par ses sons éoliens, dissipe nos soucis, calme nos douleurs et berce délicieusement nos âmes. Nos pères, les Celtes, la considéraient comme un élément indispensable à la vie intellectuelle. Le code d'Hoël ne dit-il pas, en effet : « Il y a trois choses inaliénables chez un homme libre : le livre, la harpe et l'épée. »

Le plus grand des bardes, Taliésin, disparait mystérieusement, mais longtemps sa harpe est vue flottant sur les eaux du lac enchanté. Et les échos de la forêt de Brocelyande retentissent encore à certaines heures des vibrations affaiblies de la harpe de Merlin.

Nos pères voyaient dans la musique l'enseignement esthétique par excellence, le plus sûr moyen d'élever la pensée jusqu'aux hauteurs sublimes où réside le génie inspirateur. La harpe jouait un rôle important dans les évocations des enceintes sacrées et dans les rapports des Celtes avec le peuple des invisibles.

La voix humaine a aussi, quand elle est vraiment belle, des intonations d'une souplesse et d'une variété qui la rendent supérieure à tous les instruments. Mieux encore que ceux-ci, elle peut exprimer tous les états d'âme, toutes les sensations de la joie et de la douleur, depuis l'appel d'amour jusqu'aux accents les plus tragiques du désespoir. C'est pourquoi l'introduction des chœurs dans la musique orchestrale et la symphonie a enrichi l'art d'un élément de charme et de beauté.

***

Les compositeurs célèbres jouissent presque tous de facultés médiumniques qui leur permettent de recevoir les inspirations de l'Au-delà, de traduire, sous la forme de leur propre génie, les conceptions grandioses de l'harmonie éternelle. Parmi eux, les plus remarquables nous paraissent être Beethoven, Berlioz et Wagner.

Beethoven doit être considéré comme le véritable créateur de la symphonie et sa

phrase, par son ampleur et sa beauté, représente l'action musicale complète. A ce point de vue, son esprit domine et dominera encore longtemps la musique moderne. On nous assure qu'il a dicté récemment à certain médium un hymne spirite destiné aux séances d'évocation et qui sera prochainement publié.

Berlioz, lui aussi, fut un symphoniste de grande envergure ; parmi les compositeurs français, il n'en est pas de plus difficile à imiter par son vigoureux talent et sa prodigieuse virtuosité. Dans cette musique ardente, passionnée, pittoresque, l'intention et l'exécution se combinent ; elle a le relief et la puissance de la région alpestre où l'auteur est né. Elle exprime tour à tour la splendeur des cimes et l'horreur des gouffres. On y retrouve la voix des torrents, les murmures de la forêt, toutes les harmonies de la montagne dans son unité et sa variété saisissantes.

Je n'oublierai jamais l'impression profonde produite sur moi par la première audition de la *Damnation de Faust*. Je n'avais guère plus de vingt ans et ce fut pour moi, grâce à la symphonie, la révélation d'un monde inconnu, éblouissant de richesses et de merveilles. Berlioz fut trop génial pour être bien compris de ses contemporains ; comme presque tous les novateurs, ce n'est qu'après sa mort que le public a commencé à apprécier son genie lyrique.

Quant à Richard Wagner, son œuvre colossale est tout entière imprégnée d'une spiritualité épaisse et lourde, qui confine de près au matérialisme comme tout le génie allemand. Mais, parfois, de cette masse un peu confuse, souvent même vulgaire et banale, jaillissent des fusées musicales qui atteignent les plus hauts sommets.

Wagner emprunte beaucoup à ses prédécesseurs, mais ce qu'il leur emprunte, il le fait sien et le revêt d'une vie originale et personnelle.

Malheureusement, chez lui le fond reste inférieur à la forme et sous cet aspect son œuvre manque d'équilibre et de précision. Ses images et ses sujets sont terrestres ; lorsqu'il veut peupler l'espace, c'est toujours par des dieux au masque tragique et trop humain, par des créatures semi-matérielles casquées et armées, qui chevauchent sur des nuées en quête de batailles sanglantes. Il n'y a d'exception que pour deux de ses œuvres : *Tristan et Iseult* et *Parsifal*, empruntées aux légendes celtiques et chrétiennes.

Sa musique, dans son ensemble, reste sensuelle et ne maintient pas l'esprit dans les hautes régions du rêve et de la beauté. C'est que Richard Wagner n'a travaillé que pour le théâtre et, dans l'opéra, comme nous l'avons déjà dit, la musique est enchaînée à la parole et c'est là parfois une cause de faiblesse et d'infériorité. Dans ce genre lyrique, pour produire la plus forte impression, il faut que la forme et la pensée s'équilibrent, se complètent et restent équivalentes. La forme superbe associée à une pensée indigente s'évanouit vite et ne laisse qu'une impression flottante, un vague souvenir.

Toutefois, malgré ses défauts et ses lacunes, l'œuvre de Wagner a sa place marquée parmi les grandes créations musicales. Elle nous montre une fois de plus que l'art est de tous les temps, de tous les pays et n'a pas de patrie.

Cependant, en musique comme en toutes choses, la France s'est révélée comme un pays d'équilibre : le goût, la clarté, la mesure sont chez nous les qualités essentielles de l'art.

Entre les gazouillements mélodieux, les roucoulements presque féminins de la musique italienne et les mâles et puissantes sonorités de la musique allemande, la

musique française détient le milieu et unit les deux écoles opposées dans une synthèse faite de grâce, de force et de beauté.

Les œuvres de Beethoven, Berlioz et Wagner paraissent résumer la plus haute inspiration musicale de notre temps. Mais l'avenir verra surgir d'autres hommes, plus conscients du monde invisible qui nous entoure, mieux doués des facultés maîtresses qui permettent de communiquer avec lui. Ils doteront l'humanité de trésors d'art et de poésie, dont nous ne saurions mesurer dès maintenant la richesse, l'étendue et qui deviendront pour elle une source inépuisable de joie, de vérité, de beauté.

La pensée, l'intelligence, sont issues de la même harmonie universelle que la musique et c'est pourquoi celle-ci peut, seule, exprimer ce que la pensée, l'intelligence conçoivent de plus haut et de plus sublime. Car la vibration sonore n'est en elle-même qu'une manifestation de la vie universelle. C'est pourquoi elle éveille un écho dans les replis les plus secrets de l'âme ; elle ranime en elle comme un vague souvenir des cieux profonds où elle est née, où elle a vécu, où elle revivra !

(A suivre.) Léon DENIS.

Le bon sens

Vous avez entendu parler du phénomène des apparitions matérialisées, de ces fantômes qu'on voit pendant que le médium est soumis au contrôle le plus sévère, qui circulent parmi les assistants, respirent, parlent, imposent leur volonté, disparaissent tout à coup et dont on ne peut dire qu'ils existent seulement dans l'imagination de gens hallucinés, puisqu'on les photographie. Avec eux, nous atteignons l'extrême limite du fantastique. Avant de nous engager dans la question des personnalités médiumniques, nous ferons une digression sur le bon sens, pour aboutir à la conclusion, paradoxale en apparence, mais justifiée, que l'hypothèse spirite, tant ridiculisée, est en réalité la plus sensée.

Qu'est-ce que le bon sens? Les termes les plus usuels ne sont-ils pas souvent ceux dont on éprouve le plus de peine à donner une définition précise, quoiqu'on ait une nette impression de leur portée? Prenons parmi vos connaissances un individu que l'on s'accorde à juger doué de cette précieuse qualité. Si, dans une circonstance difficile, ayant une décision à prendre, vous aviez besoin d'un conseil, c'est à lui que vous auriez recours de préférence, parce que toute sa manière d'être témoigne d'un esprit judicieux, droit, pondéré, voyant les hommes et les choses tels qu'ils sont, sans être la dupe des préventions. En affaires, en politique, dans les relations de société, il se rend compte du réel et du possible et il y conforme sa conduite. Il ne se lance dans une voie qu'après s'être demandé où elle mène. S'il s'égare, c'est parce que nul n'a le don de l'infaillibilité et qu'on peut mettre au service d'une erreur des raisons dignes d'être prises en considération. D'ailleurs, il n'est pas de ceux qui s'obstinent par amour-propre à soutenir une opinion, quand sa fausseté est démontrée. Précisément parce qu'il a un jugement sain, il n'hésite pas à reconnaître ses torts et l'aisance avec laquelle il se range à l'idée d'un contradicteur, après en avoir contesté la justesse, lui assure, dans le commerce de la vie, une véritable supériorité.

Si la nature l'a pourvu d'une puissante originalité, il lui arrive, aux yeux du vulgaire, de paraître n'avoir pas le sens commun, parce qu'il s'écarte des opinions courantes ; on le tourne en ridicule. Les gens dont le bon sens terre à terre consiste à rester dans la règle, en pensant comme tout le monde, ce qui est un excellent moyen de ne pas se compromettre, seront des premiers à le blâmer. Voilà comment il se fait que des hommes de génie ont passé pour des fous. Ils professaient pourtant des idées qui sont maintenant universellement admises. On se les montrait avec un sourire narquois, l'index posé sur le front, pour indiquer qu'ils avaient le cerveau fêlé. On eût passé soi-même pour un excentrique en disant qu'un jour on leur élèverait des statues. Le bon sens est donc exposé à varier. Il ne faut par conséquent pas trop se hâter de traiter d'insensés les précurseurs qui rompent avec l'immense majorité. Celle-ci ressemble quelquefois à un impotent qui, vivant confiné au fond d'un vallon entouré de hautes montagnes, se moquerait d'un touriste qui, après avoir fait l'ascension des cimes, lui dépeindrait la splendeur des levers et des couchers de soleil dans un imposant panorama. L'un parlerait avec son bon sens d'infirme condamné à vivre en bas, l'autre avec le bon sens d'un alpiniste voyant de très haut.

Remarquez, je vous prie, que des hommes, supérieurement intelligents et d'un caractère inattaquable, manquent quelquefois du vulgaire bon sens et même, à certains égards, de l'autre. Non seulement ils sont inhabiles à gérer leurs petites affaires, bien au-dessous de rustres complètement illettrés ; mais, en dehors de leur spécialité, où ils ont acquis la grande notoriété, ils prononcent sur des nouveautés, au sujet desquelles ils refusent de s'éclairer, les jugements les plus ineptes. Ils ont contre elles des parti-pris violents, comme si on voulait les expulser d'une maison confortable pour les lancer sur des chemins inconnus à la recherche d'un abri illusoire. Gardez-vous de leur parler du Spiritisme, vous les feriez sortir des gonds. Puisqu'ils le prennent sur ce ton, on vous permettra d'être à votre tour agressif, parce que la vérité, pour se défendre, doit porter la guerre en pays ennemi. On pourrait presque leur appliquer cette parole de Montaigne : « Mieux vaut un cerveau bien fait qu'un cerveau bien plein ».

Constatons d'abord que les flèches du ridicule s'émoussent de plus en plus contre la cuirasse du Spiritisme. Vous n'ignorez pas que, depuis son apparition en Amérique, il y a trois quarts de siècle, sa situation dans l'opinion publique s'est considérablement améliorée. Au lieu d'être le pauvre hère dont on ne parlait qu'en haussant les épaules, il est devenu un gros personnage avec lequel il faut compter désormais, si l'on tient à ne pas figurer parmi les retardataires démodés. Songez donc que, dans le monde entier, on s'entretient de lui : c'est l'indication d'un succès. Les gens dont on ne dit rien mènent une existence plus tranquille assurément ; mais l'idée qu'ils représentent n'a pas d'avenir. Elle ne commence à prospérer que le jour où, violemment attaquée, elle s'impose à l'attention ; alors, la part de vérité qui est en elle triomphe avec l'irrésistibilité d'une force de la nature. Quel a été le résultat des plaisanteries dirigées contre les promoteurs de la science de l'électricité et de la vapeur? Vous empêchent-elles d'user du télégraphe et d'aller en chemin de fer? Il en sera de même de la science psychique, malgré les traquenards que des savants officiels, en Sorbonne ou ailleurs, mettent sur son passage, pour la satisfaction de leur amour-propre de routiniers froissés par des nouveautés dont ils ne peuvent se résoudre à reconnaître l'importance.

Il fut un temps où les phénomènes de télépathie, de lucidité, de prémonition, de télékinésie, etc... étaient résolument niés par des docteurs qui ne daignaient pas les étudier, car il en est de très entêtés. Aujourd'hui, si vous possédez quelques ouvrages sur ces matières, *La Revue métapsychique* par exemple, vous n'avez pas à craindre de la laisser bien en vue sur votre table. Il y a vingt, trente ans — me trompé-je? — vous l'auriez tenue cachée, pour éviter des commentaires désobligeants. Vous vous enhardissez même à la faire circuler, car le terrain est préparé pour la propagande. Nous assistons à une évolution significative : l'authenticité des phénomènes supranormaux ne sera bientôt plus niée.

Mais ils sont diversement interprétés par les animistes et les spirites, le Spiritisme, ne l'oublions pas, n'étant, comme l'animisme, qu'une hypothèse pour en expliquer la provenance. Le débat ne porte désormais que sur la question de savoir si tous indistinctement sont dus au subconscient ou si quelques-uns d'entre eux se produisent grâce à l'intervention de personnalités invisibles utilisant des ressources fournies par le médium. Ils sont déjà légion les savants qui se rangent à cette seconde opinion : « Les faits métapsychiques qu'on ne peut expliquer sans le concours de l'hypothèse spirite sont innombrables, dit le professeur Bozzano dans *Psychica*. J'ai publié quatre livres et vingt-cinq longues monographies qui sont littéralement encombrées de faits puisés aux sources les plus certaines, représentant des catégories de phénomènes toujours différents, et qui néanmoins convergent tous vers la démonstration rigoureusement scientifique de l'existence et de la survivance de l'âme, suivant la thèse spirite. On ne peut demander plus pour démontrer cette vérité, ni logiquement exiger davantage puisqu'on sait que, dans le domaine scientifique, il n'y a pas une épreuve meilleure à l'appui d'une hypothèse que celle par laquelle on prouve que des groupes hétérogènes de faits convergent de toutes parts à la démontrer vraie. C'est ce qu'on nomme *l'épreuve cruciale*, ou bien l'*épreuve des épreuves* ; l'hypothèse qui parvient à la surmonter se transforme en vérité démontrée. Eh bien, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que l'hypothèse spirite la surmonte triomphalement... » En citant cette opinion, nous ne prétendons pas, malgré la très grande autorité de M. Bozzano, qu'elle s'impose avec la force d'une vérité indiscutable. Nous la présentons comme un exemple de la fermeté de conviction qui caractérise d'éminents défenseurs du Spiritisme. Celui-ci n'a plus la timide allure de ses débuts. Il lutte à armes égales avec son adversaire. La théorie du subconscient sans doute tient bon ; on sent qu'elle est la ressource de plus en plus précaire de ceux qui, ayant des idées arrêtées contre la doctrine de la survivance, trouvent évidemment absurde la croyance aux messages des Esprits. Supprimez ce parti-pris et analysez scrupuleusement les phénomènes, le Spiritisme se recommande par son accord avec le bon sens.

Dans toutes les séances conduites par des hommes pondérés, les phénomènes de table parlante, d'écriture automatique, d'incorporation, pour ne citer que ceux-là, paraissent émaner de personnalités invisibles. Nous voici engagés, vous et moi, dans une conversation. Vous m'interrogez et j'essaie de vous satisfaire, autant qu'il dépend de moi ; vous agirez de même, je l'espère. Nos mentalités sont différentes, ce qui, d'ailleurs, ne nous empêche pas d'avoir des rapports excellents. Nous avons chacun notre tournure d'esprit, une mémoire, une volonté, un caractère bien déterminés, et

peut-être, sans avoir l'intention de nous froisser, apporterons-nous, dans l'expression de nos opinions, quelque impatience, si la contradiction devient un peu embarrassante. Très certainement vous savez des choses que j'ignore et je puis vous en apprendre que vous ne soupçonnez pas. A ces particularités de l'ordre intellectuel, s'en joignent de physiques. Nous différons par la taille, le teint, le sexe, la physionomie. Qu'on nous photographie, celui qui verra nos portraits, après avoir assisté à notre conversation, ne songera pas, tant la chose est évidente, à dire : « Voilà deux personnes distinctes ! » Soutenir le contraire serait s'exposer à passer pour un mauvais plaisant ou pour un monsieur qui traverse une crise d'aberration mentale. Eh bien, les personnalités médiumniques ne sont pas, par rapport au médium, dans une opposition plus accentuée que je le suis par rapport à vous. Une preuve très frappante que vous n'êtes pas moi et que je ne suis pas vous, c'est que j'ai dans le cerveau des connaissances qui n'ont jamais pénétré dans le vôtre. Or la table, l'écriture automatique, l'incorporation nous révèlent quelquefois des faits dont nous n'avons pas le moindre soupçon.

L'hypothèse du subconscient ne se heurte-t-elle pas, dans ce cas, à une difficulté dont on dissimule la gravité par des raisonnements subtils qui ne sauraient paraître décisifs à un critique indépendant? Son insuffisance éclate davantage lorsque nous la confrontons avec le phénomène des apparitions matérialisées. On voit alors, dans une clarté encore plus satisfaisante, que l'hypothèse spirite est, en dépit du préjugé, la plus sensée. Nous savons, par l'histoire de l'humanité, que l'opinion publique, après avoir écarté durement certaines idées à cause de leur étrangeté, en est venue peu à peu à se familiariser avec elles. Citons le cas du docteur Flournoy qui fut un éminent professeur de l'Université de Genève. Il s'était prononcé avec l'énergie d'un incrédule absolument inconvertible contre les apparitions de Katie King racontées par William Crookes. Quelques années après, dans un de ses ouvrages, *Esprits et médiums*, il avouait un commencement de conversion plein de promesses. « On s'habitue à tout, disait-il, aux matérialisations comme à la télégraphie sans fil ou à la chute des corps, d'autant plus qu'au fond, quand on y réfléchit, on ne comprend pas plus celles-ci que celles-là ». Avec sa prudence bien connue, il se réservait encore, mais il ne niait plus. S'il avait vécu davantage, on n'eût pas éprouvé la moindre surprise à apprendre qu'il s'était enfin rallié. Son bon sens plus averti eût reconnu la valeur d'une explication contre laquelle protestait son bon sens imparfaitement renseigné.

Selon des critiques méticuleux à l'extrême, l'explication spirite est trop simple pour être vraie. Elle a, en effet, le tort de se présenter tout naturellement : serait-ce une raison de s'évertuer à en chercher une très alambiquée? Loin de nous l'intention de proposer comme modèles les bonnes gens qui, avec une confiance sans bornes, voient des manifestations de l'Au-delà dans les moindres craquements de meubles ou dans des messages d'une écœurante banalité, ne se doutant pas qu'il existe un subconscient capable d'illusionner par de véritables prodiges. Il ne faudrait pourtant pas imiter certains savants qui font de ce subconscient un emploi abusif. Ils subissent une sorte de fascination. Ils ont tellement peur de se tromper ou d'être trompés, qu'ils ne voient pas ce qui crève les yeux. Il y a dans leur méfiance une pointe de ridicule dont ils ne se rendent pas compte. Quelques-uns, hypnotisés par l'idée fixe de l'impossibilité de la survivance, attribuent forcément à la puissance plastique de l'esprit une si grande

portée qu'ils l'étendent à tous les phénomènes métapsychiques, sans en excepter aucun. Les personnalités médiumniques les mieux caractérisées les étonnent sans les convaincre. Pour éviter à tout prix d'en faire des êtres distincts du médium, ils ont recours à un inconnu des plus problématiques, au risque de s'enfoncer davantage dans le mystère. Quant à ceux qui, d'emblée, nient l'authenticité de ces phénomènes, ne leur proposez pas d'assister à des séances; ils y apporteraient un esprit si malveillant qu'ils essaieraient, par des procédés mesquins, de paralyser les facultés du médium, contents d'exploiter, dans l'intérêt d'un parti ou peut-être contre des confrères, l'insuccès rendu inévitable, sous les apparences d'un contrôle très avisé. Ils marchent triomphalement sur les traces des devanciers qui, sur d'autres terrains, se sont, faute de mieux, assuré une notoriété grotesque par leur résistance aux découvertes les plus utiles.

Nous ne ferons pas à ces négateurs systématiques de la science métapsychique l'honneur de les confondre avec des négateurs non moins systématiques de l'hypothèse spirite, car ceux-ci ont sur ceux-là cette supériorité de se rendre à l'évidence des phénomènes, quoiqu'ils en donnent une explication à notre avis inadmissible. Ils repoussent la doctrine de la survivance : ont-ils une preuve irréfutable de sa fausseté. L'esprit, il est vrai, cesse de se manifester, dès que l'organisme ne fonctionne plus, comme s'il y avait un parallélisme absolu entre la mémoire et le cerveau. Cependant, s'il résulte de faits dûment constatés que l'âme semble agir encore après la destruction du corps, il est rationnel de supposer qu'il y a pour elle un mode d'existence impénétrable à nos moyens actuels de connaissance. C'est mystérieux assurément ; le pouvoir du subconscient, poussé au degré imaginé par certains savants, ne l'est-il pas pour le moins autant? Ils n'ont pas trouvé l'âme sous leur scalpel : des physiologistes, des anatomistes distingués, ne l'ayant pas trouvée non plus, croient cependant à son existence indépendante du corps, d'où je conclus que la solution des matérialistes, si elle est soutenable, manque néanmoins de la certitude qui commande la conviction Quelle chose étrange! Les messages médiumniques, quelquefois accompagnés de phénomènes physiques prodigieusement surprenants, se présentent sans cesse à nous comme s'ils provenaient de désincarnés ! Tant qu'on n'aura pas démontré péremptoirement l'impossibilité de la survivance, on laissera dans l'esprit une ouverture par où la métapsychique passera, suivie, en certains cas du moins, de l'hypothèse spirite, à cause de son accord avec le bon sens.

Assistons donc sans trop d'émotion aux péripéties de la campagne clérico-matérialiste à laquelle participent des docteurs qui ne sont pas — loin de là, hélas ! — des initiateurs. On vous pardonne d'éprouver à les entendre une sorte de dépit, car il est pénible de voir méconnaître des vérités dont on peut, avec des sens normaux, sans être membre de l'Institut, constater l'évidence. A quoi bon vous tourmenter? L'humanité ne s'est-elle pas, dans tous les temps, montrée rebelle à des progrès qui ont fini par triompher de tous les obstacles? En attendant, n'avez-vous pas la compensation de jouir d'un avantage interdit à des aveugles? Laissez-les pousser des clameurs dans la nuit où ils se plaisent et montrez par votre sérénité la puissance de votre foi.

(A suivre.) Alfred BÉNÉZECH.

Le Métapsychisme et les Savants

A propos des expériences de la Sorbonne.

Dans la lutte, parfois pénible, que le Spiritisme soutient contre l'esprit de routine et l'obscurantisme pour le triomphe de la vérité, l'année 1922 avait, tout d'abord, apporté quelques sérieux avantages à notre cause ; nous avons pu enregistrer comme des succès trois événements sensationnels, à savoir, dans l'ordre chronologique :

1° Le dépôt à l'Académie des Sciences, par le professeur Ch. Richet, du remarquable *Traité de Métapsychique* qui affirme hautement la réalité matérielle des phénomènes spirites et spiritoïdes ;

2° L'admission, le 20 mars dernier, au laboratoire de physiologie de la Faculté des Sciences, en Sorbonne, d'un médium soumis au contrôle de professeurs éminents... et nantis de ces titres officiels qui, en France, paraissent devoir conférer la seule compétence autorisée en tous domaines ;

3° La publication du dernier ouvrage du grand astronome Camille Flammarion, *Après la Mort*, proclamant la conviction absolue d'un grand savant français en ce qui concerne la survivance de l'âme et la possibilité des communications entre les vivants et les morts.

Les adversaires du Spiritisme, un moment démontés par ces coups successifs, cherchaient une revanche et ils croient l'avoir trouvée dans le rapport négatif publié par les contrôleurs des expériences de la Sorbonne. Aussi s'en donnent-ils à cœur joie et maints journalistes offrent sans vergogne le triste, mais bien fréquent spectacle de gens qui parlent à tort et à travers de choses qu'ils ignorent ou qu'ils connaissent par trop superficiellement.

On entend souvent dire : « un journaliste, c'est un monsieur qui traite, avec plus ou moins d'esprit, de ce qu'il ne connaît pas ». La formule n'est pas toujours vraie, heureusement pour la corporation, qui, tout de même, compte quelques véritables érudits, quelques compétences vraies dans divers do maines ; mais il faut avouer que les pétarades d'un Clément Vautel dans le *Journal*, d'un Paul Heuzé dans l'*Opinion*, d'un Léon Daudet dans l'*Action Française*, etc., sont bien de nature à laisser s'accréditer l'opinion péjorative ci-dessus rappelée.

N'en déplaise à ces pourfendeurs de chimères, le problème de la physio-psychologie supranormale et celui de la survivance de l'âme posés par le Spiritisme et, à sa suite, par le Métapsychisme, sont du domaine de la science et ne relèvent que très peu de l'appréciation des journalistes, quand, surtout, ces journalistes ne se donnent pas la peine, avant d'écrire, d'étudier comme il convient ce dont ils prétendent disserter.

Ne leur en déplaise encore, l'échec des expériences tentées à la Sorbonne sur un médium isolé ne détruit rien des longues et patientes recherches effectuées par d'autres savants qui, pour ne pas opérer dans le temple sacré de la science officielle, n'en possèdent pas moins, en plus de toute la culture désirable, une compétence aiguisée par la spécialisation des études, au cours de plusieurs lustres.

On aura beau essayer de mettre en valeur, en les séparant du contexte, quelques lambeaux de phrases susceptibles d'impressionner défavorablement le lecteur et de

l'amener à penser à la fraude là où les savants de la Sorbonne n'ont mis qu'une image analogique (1) ; on aura beau employer les procédés d'histoire qui ont illustré le P. Loriquet, en tronquant les textes, en les paraphrasant, en les commentant tendancieusement, on n'empêchera pas que ce rapport, dont la probité scientifique est sans conteste, contienne, à côté d'un évident constat de carence en ce qui concerne le phénomène ectoplasmique, un non moins évident constat de la bonne foi de Mme Bisson, qui présentait son médium à un moment où elle pouvait le croire en bonne forme, mais tout en remarquant que « sa médiumnité avait décru depuis quelques années ».

Peut-être les spirites pourront-ils regretter que Mme Bisson, dont le dévouement à la cause et les travaux persévérants appellent la reconnaissance de nos amis et la nôtre, ait cru pouvoir s'engager dans l'aventure dont le journaliste de l'*Opinion*, M. Paul Heuzé, lui ouvrait fallacieusement la porte, sans s'entourer de quelques conseils et de quelques précautions. Alors que son geste pouvait, aux yeux de certains tout au moins, engager la science spirite et métapsychique tout entière, peut-être Mme Bisson eût-elle été prudente en consultant auparavant ceux qui, comme elle, travaillent pour le triomphe de la même vérité. Elle a agi seule : que les critiques de bonne foi veuillent bien reconnaître qu'ainsi Mme Bisson n'a engagé qu'elle-même, et que toute tentative pour entraîner, dans la carence de son médium, les hommes de science qui n'ont pas été consultés, est une action déloyale et injuste.

La science métapsychique et le spiritisme reposent sur des milliers d'observations et sur des centaines d'expériences systématiquement effectuées, avec toute la méthode scientifique désirable, par des savants honorables de tous les pays : ce ne peut être un insuccès, comme celui d'Éva Carrière à la Sorbonne, qui saurait détruire tout un monument de faits antérieurs, alors que cet insuccès s'avère à la suite d'une tentative isolée, sur l'initiative d'un journaliste incompétent, entraînant une personne dont la science personnelle en la matière, les remarquables travaux et la bonne volonté sont reconnus, mais qui, dans un imprudent isolement, n'a peut-être pas su prendre toutes les précautions voulues.

L'aventure de la Sorbonne — dont la *Revue Spirite* s'était abstenue de parler jusqu'ici, les dirigeants du Spiritisme et les maîtres en métapsychique n'ayant pas été consultés — marque la carence, provisoire ou définitive, d'Éva C... comme médium. Elle ne marque pas et ne peut marquer la carence du spiritisme et du métapsychisme, pas davantage qu'une hirondelle ne fait le printemps ou que la chute accidentelle d'un aviateur ne marque la faillite de l'aviation.

Dans son *Traité de Métapsychique*, à la fin du Livre 1er, le professeur Richet souligne à juste titre l'instabilité des facultés médiumniques et l'impossibilité de les *éduquer*, de les exciter, de les délimiter :

(1) Le *Matin* du 8 juillet souligne en sous-titre : « L'ectoplasme ressemblait fort à du caoutchouc. » Le lendemain, M. Clément Vautel, dans le *Journal*, parle de « quelque chose d'élastique qui doit être du caoutchouc ou du chewing-gum », et ajoute que « c'est tout juste si Mlle Eva peut expectorer, dans une obscurité complice, un bout de caoutchouc qu'elle se hâte, d'ailleurs, de ravaler ». Or, les contrôleurs se sont bornés à mentionner, en un seul passage de leurs commentaires que, dans *une* séance, d'ailleurs très imprécise, le médium « ne fit sortir de ses lèvres que quelques millimètres d'une matière, assez *analogue d'aspect* à du caoutchouc... ». Dans le paragraphe précédent du rapport, à propos d'une séance plus précise (la troisième) au cours de laquelle la substance extériorisée fut plus volumineuse (environ 6 centimètres sur 3), les contrôleurs disent que la substance ayant été en contact du poignet du Professeur Dumas, « l'impression ressentie fut celle d'une matière visqueuse, tiède et inerte ». La simple confrontation des textes et des interprétations journalistiques montre clairement le caractère tendancieux de celles-ci.

« Un médium puissant est un instrument extrêmement délicat et fragile, dont on ne connaît absolument pas les secrets ressorts. »

Et ailleurs : « Il (le pouvoir médiumnique) naît sans qu'on sache ni pourquoi, ni comment, et, s'il a la fantaisie de disparaître, il s'en va sans qu'on puisse le retenir. »

La plupart des grands médiums ont fini par perdre leurs facultés, et c'est même ce qui les a malheureusement conduits à la fraude consciente ou inconsciente.

Le rapport des professeurs de la Sorbonne rejette la suspicion de fraude : il ne s'est rien produit, simplement (1). Et les signataires du rapport ont pu écrire : « Au point de vue du contrôle, nous avons trouvé satisfaisantes les propositions de Mme Bisson, qui a toujours dirigé son effort vers la rigueur scientifique ».

On aurait tort de négliger cette phrase, comme l'ont fait, trop aisément, les critiques plus haut cités, car elle implique une conséquence logique d'une grande portée.

Les conditions de contrôle proposées par Mme Bisson et qui ont présidé aux expériences de la Sorbonne, sont moins rigoureuses que celles que se sont très souvent imposés les chercheurs indépendants comme le professeur Richet, le docteur Geley, etc. : elles représentent la moyenne normale des conditions de contrôle usitées dans les séances d'étude.

Or, ces conditions sont trouvées « satisfaisantes » par les professeurs de la Sorbonne qui terminent leur rapport par ces mots :

« En conclusion, *qu'il nous soit permis de rendre pleinement hommage à la bonne foi et à l'ardeur scientifique de Mme Bisson*. Toutefois, contre son attente, en ce qui concerne l'existence d'un « ectoplasme » qui serait inexplicable au moyen des données actuelles de la physiologie, nos expériences ont abouti à des résultats qui ne peuvent être considérés que comme entièrement négatifs. »

Il y a deux arguments dans cette conclusion : un argument matériel nettement défavorable à la réalité du phénomène ; un argument moral entièrement favorable à la loyauté et à la bonne foi de Mme Bisson. Si donc le Spiritisme, représenté d'autorité par Mme Bisson, n'a pu, dans cette circonstance, faire admettre officiellement sa « réalité objective » — et ce n'est que partie remise, nous en sommes convaincu — par contre, il a pu, et de cela nous félicitons et remercions Mme Bisson, faire rendre hommage à sa probité expérimentale et à son vif désir de demeurer dans la stricte méthode scientifique.

Comme le dit très justement et très loyalement M. Lucien Chassaigne, dans sa chronique scientifique du 12 juillet, dans le *Journal :*

« Est-ce à dire qu'il faut maintenant nier l'existence de ces formes mystérieuses dont tous, à certains moments, nous avons en nous senti la puissance? Non pas. Mais il faut dégager leur étude de tout empirisme. Le professeur Richet a eu quelque courage à aborder franchement le problème. Il le pouvait, en raison de sa haute valeur scientifique et morale. »

Il convient encore de souligner l'*addendum* qui clôture le rapport signé par les professeurs Lapicque, Dumas, Piéron et Laugier :

(1) Ce qui n'empêche pas certains journalistes d'écrire maintenant que « Marthe (ou Eva) a fraudé en pleine Sorbonne ». M. Paul Heuzé accepte lui-même de publier cette imputation calomnieuse dans son article 4 de *l'Opinion*, alors que ni lui, ni ses confrères n'assistaient aux séances. Par ce simple fait, on peut juger de la sincérité de la campagne de *l'Opinion*.

« Mme Bisson, à qui nous avons communiqué ce rapport, a bien voulu nous déclarer qu'elle n'avait aucune objection de fait à présenter ; elle comprend que, d'après nos constatations, nous ne pouvions conclure différemment. Mais *elle regrette de nous avoir montré son médium à un moment où il n'avait pas tous ses moyens et regrette aussi que les expériences ne se soient pas prolongées assez pour être fructueuses.* »

C'est là, en effet, une double constatation, qui accorde comme des circonstances atténuantes à l'échec d'Éva C.... Quand on connaît les exigences et l'instabilité des phénomènes métapsychiques, on est en droit de regretter notamment :

1° Que, sauf le professeur Piéron, aucun des contrôleurs n'ait cru devoir assister régulièrement à toutes les séances (le professeur Lepicque n'a assisté qu'à la première ; le professeur Dumas à huit séances sur quinze, le professeur Laugier à dix) ;

2° Que les séances aient été insuffisantes en nombre et décousues en périodicité. Éva a été elle-même absente à deux réunions, ce qui ramène le total de celles-ci à 13 ; au début de la onzième, le médium s'est affirmé préoccupé et a annoncé que, de ce fait, il n'y aurait rien. Il n'y a donc eu, en définitive, que douze séances ainsi réparties : 20 et 27 mars ; 3 et 24 avril ; 1, 5, 8, 10 et 29 mai ; 9, 16 et 23 juin (1).

Si donc nous essayons de dégager la philosophie de cette aventure, nous serons amené à conclure, avec tous les avantages que donne, nous le reconnaissons humblement, la critique *a posteriori* :

Mme Bisson, dans son généreux et impétueux désir de faire triompher la vérité qu'elle a si souvent vérifiée, a eu tort de négliger toute consultation de ses pairs : il eût peut-être été prudent, en engageant une affaire aussi importante pour la cause spirite, de faire appel aux avis et aux conseils de personnalités comme le professeur Richet, le docteur Geley, et, en général, les membres du Comité de l'Institut Métapsychique dont justement le but et le rôle consistent à poursuivre la mise au point et la reconnaissance officielle des facultés transcendantes de l'âme. Mme Bisson peut être assurée que sa gloire personnelle n'en aurait pas été amoindrie, que la grande valeur de ses efforts personnels n'en aurait pas été moins appréciée ; mais elle eût peut-être évité les inconvénients inhérents à toute action isolée : *Vae soli !*

Mme Bisson n'en a pas moins su affirmer et faire honorer son esprit scientifique et sa bonne foi : cet hommage moral compense l'échec matériel et réparable : le soin avec lequel les contempteurs du spiritisme, critiquant les expériences de la Sorbonne, masquent cet aveu des contrôleurs, montre quelle importance il présente pour nous.

Eva C.., qui a été un médium remarquable, peut, à cette heure, soit à titre temporaire, soit, hélas ! à titre définitif, subir une diminution plus ou moins sensible de ses facultés médiumniques : ceci ne touche pas davantage l'existence de la médiumnité en général, que la diminution du génie, chez tel ou tel artiste, ne touche l'existence du génie artistique en soi, ou que la disparition des facultés physiques chez un athlète ne touche l'existence de la capacité athlétique considérée indépendamment des hommes qui en jouissent.

Moins qu'en toute autre matière il ne faut généraliser ici.

Et surtout il faut savoir gré à Mlle Eva C... d'avoir consacré les plus belles années

(1) Les observations faites jusqu'ici par divers auteurs, permettent d'affirmer qu'une périodicité régulière et fréquente est favorable à la production des phénomènes.

de son existence à l'avancement d'une science en plein défrichement Le professeur Richet a dit justement :

« On n'a pas jusqu'à présent été équitable pour les médiums. On les a calomniés, bafoués, vilipendés. On les a traités cyniquement comme des *animæ viles*. Quand leurs facultés étaient en décroissance, on les a laissés s'éteindre dans l'obscurité et le dénuement... Il est temps que ces mœurs détestables prennent fin. »

Le spiritisme et la métapsychique doivent beaucoup à Eva C.... Ce sera l'honneur de Mme Bisson d'avoir, à son égard, pratiqué, avant la lettre, le devoir proclamé par le professeur Richet.

La *Revue Spirite* a souligné, dans son numéro de juin (Journaux et Revues) qu'Éva C... a préféré « se prêter aux expériences de la Sorbonne qui ne lui rapporteront rien personnellement, plutôt qu'aux expériences organisées, avec force publicité, par un grand journal, et dotées de 150.000 francs de prix. » Il y a là un geste sur lequel nos adversaires observent un prudent mais peu loyal silence.

Pour en revenir aux expériences de la Sorbonne, nous dirons encore : On ne doit pas oublier, quand on tente la vérification d'un médium, que certaines conditions morales » sont exigées des expérimentateurs, si certaines conditions « physiques » doivent être exigées du médium. Je ne parle pas ici de quelque ridicule prétention à une foi préalable et antiscientifique, comme l'insinuent trop complaisamment nos contradicteurs, mais, parmi les conditions morales, en dehors de la *neutralité* qui s'impose à tout expérimentateur vraiment scientifique, dans quelque recherche que ce soit, je placerai : l'assiduité rigoureuse à toutes les expériences ; la régularité de celles-ci dans une périodicité suffisamment rapprochée pour concentrer tous les efforts; la patience, enfin et surtout, d'attendre la production du phénomène que ni les contrôleurs, ni le médium, ni son expérimentateur ne doivent chercher à obtenir, par quelque excitation que ce soit, puisque nous ne connaissons pas, ou, pour parler en tant que spirite, que nous ne possédons pas tous les éléments de sa manifestation.

Le recueillement, la passivité accueillante et calme sont et demeurent, en Métapsychique, les conditions indispensables, telles que les maîtres du Spiritisme les ont toujours considérées dans leurs travaux.

L. GASTIN.

La libre-pensée part d'un état de doute pour aboutir à des affirmations fécondes : La Religion de l'Idéal [1]

La libre-pensée serait donc, elle aussi, du bois mort, et nous devrions l'abandonner, si elle n'était autre chose que ce que l'on croit vulgairement. Nous allons le mettre en lumière.

(1) M. G. Séailles a écrit, dans « *Les Affirmations de la conscience moderne* », page 222 : « Seule la révélation d'une vérité supérieure, plus conforme aux progrès réels de la conscience humaine, affranchit vraiment la pensée, en laissant à la raison son empire et à la volonté sa force. » — Voir *Revue Spirite* de juin 1922.

Lorsque nous rejetons une doctrine, jusqu'où ce rejet peut-il légitimement aller? Nous repoussons essentiellement la prétention de nous imposer des idées comme vraies, pour la seule raison qu'elles ont été enseignées par des autorités apostoliques ou divines, supérieures à l'humanité. Nous exigeons qu'on nous apporte la preuve de toutes les affirmations. Mais prenons garde, quand nous renversons un édifice mal construit (suivant un mal défectueux), d'en rejeter comme inutiles les pierres et les décombres mêmes. C'est une erreur trop commune que de nier la vérité de ce qu'on ne comprend pas ; elle vient d'un orgueil niais qui s'imagine pouvoir tout comprendre de prime abord. N'affirmons pas à l'avance, sans les avoir examinées, la fausseté des idées considérées en elles-mêmes. Doutons de tout ce que nous ne comprenons pas, d'un doute tranquille, et non d'un doute agressif ou moqueur, et soyons prêts à admettre les vérités que l'expérience nous apportera, même si elles sont admises déjà, sous d'autres formes, par nos adversaires.

Nous ne voyons pas d'opposition essentielle dans la pratique de la bienfaisance entre libres-penseurs et catholiques, sauf une différence de moyens, les premiers préférant l'assistance rationnelle et les seconds la charité plus sentimentale. Mais c'est avec raison, nous l'avons dit, que les libres-penseurs se sont opposés à l'étouffement de l'intelligence humaine par la tyrannie dogmatique, et, s'il n'y a en France que dix millions de catholiques qui pratiquent effectivement la confession et la communion, c'est que les autres ne consentent pas à s'humilier devant un prêtre pour participer à un mystère inexpliqué (1).

Cependant le nombre est important de ceux qui s'acquittent en partie des devoirs de leur Eglise et qui vont par intermittence à la messe du dimanche. Ils atteignent de seize à dix-sept millions. La cause principale de cette affluence est bien connue : le catholicisme satisfait le besoin de beauté des foules.

Nous avons la bonne méthode rationnelle pour la recherche de la vérité ; utilisons donc les arts pour satisfaire le sens du beau, tout en restant simples et en évitant le luxe, le faste des décors. Seuls les beaux-arts peuvent réunir des masses d'hommes, parce que le sentiment esthétique est plus développé encore dans l'humanité que l'esprit scientifique.

Nous savons d'ailleurs que l'art exprime la vie même dans toute sa puissance et toute sa grâce prenante ; il en est comme la fleur splendide et suave. Il serait donc vraiment ridicule de se priver de musique, de chants, de peinture, d'architecture, sous prétexte que les prêtres en usent déjà ; et d'en rester à un rationalisme froid et aride, qui rebute les foules, et dont l'insuffisance serait évidente pour les élites mêmes qui se raffinent aussi bien par les beaux-arts que par l'étude des sciences. D'ailleurs, il ne faudrait pas s'en tenir non plus à l'étroitesse cléricale à ce sujet, car l'art dramatique et celui de l'eurythmie moderne, qui retrouve l'art ancien de la danse, renferment en eux tous les arts, dans une synthèse unique, dont l'esthétique catholique est encore restée fort loin.

Ceci nous amènera à voir la nécessité d'organiser avec art des cérémonies qui représentent, qui symbolisent aux yeux de tous et gravent dans l'imagination, par de belles

(1) Voir « L'Église Française après quinze ans de séparation », par le vicomte d'Avenel, *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1921.

impressions, les idées et les sentiments qui nous seront communs. C'est le moyen de propagande le plus prenant et le moyen le plus sûr de préparer une société humaine meilleure.

Tout est cérémonie dans la vie civile. Ainsi dans les relations individuelles, les gestes, comme le salut du chapeau, le serrement de main, représentent des sentiments de politesse ou d'amitié ; au sein des petits groupements, comme dans les nations, on choisit un emblème qu'on vénère et qui sert de signe de ralliement, parce qu'il représente un idéal.

Aussi des libres-penseurs avaient-ils bien compris avant la guerre qu'il fallait organiser des cérémonies laïques. En France, l'Association Nationale des Libres-penseurs et la Fédération Nationale de la Libre-Pensée avaient toutes deux demandé aux groupes d'orienter leurs efforts vers l'organisation de fêtes laïques de la vie de famille (à l'occasion des grandes étapes de l'existence), et aussi de fêtes de la vie locale ou nationale, et enfin de commémorations des victimes de l'intolérance, qui ont sacrifié leur vie à la philosophie et à la science (1). En Belgique, la Fédération Rationaliste du bassin de Charleroi attachait « une grande importance aux fêtes et commémorations laïques », et les fêtes de la jeunesse avec présentation d'enfants étaient en usage dans un certain nombre de groupes de cette Fédération, ainsi que de la Fédération du Centre. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de rappeler ceci en quelques mots, au Congrès de la Libre-pensée, tenu à Carcassonne, en décembre dernier, et j'ai eu le plaisir d'être approuvé par des congressistes à l'esprit large et vraiment avertis des nécessités présentes.

Je dirai donc dès maintenant aux prétendus libres-penseurs qui voient du « cléricalisme » dès qu'ils entendent des chants et de la musique, qu'ils s'obstinent simplement à ne pas penser du tout et à ne pas comprendre qu'il est temps pour eux de sortir de leur insuffisance intellectuelle et de leur impuissance sociale. Répondra-t-on alors que nous donnons aux représentations esthétiques d'idées rationnelles une allure religieuse? Il nous suffira d'ajouter qu'à condition d'établir, comme nous le ferons, que l'idéal de vérité, de beauté et de bonté est bien le nôtre (2), nous pourrons en considérer légitimement l'ensemble, la synthèse, comme un objet de religion, c'est-à-dire comme l'objet auquel nous désirons profondément nous rattacher, nous unir.

Et dès lors, nous pourrons aimer, autant que les lectures ou les causeries sur l'idéal, ses représentations symboliques par les beaux-arts. Il ne s'agira pas pour nous de rites obscurs, de gestes automatiques qu'on ne discute pas, parce qu'ils sont apportés par une tradition tyrannique, mais de rites symboliques, qui seront l'expression de la vie intérieure la plus profonde, de l'idéal le plus sûr, parce qu'il sera universel, de rites qui feront quelques instants vivre à tous une vie sociale meilleure et plus heureuse. En somme, leur valeur viendra des idées et des sentiments dont ils seront l'expression. Nous procéderions à l'examen et au contrôle de ces idées et de ces sentiments et en définitive il sera aussi légitime et plus habile de les représenter par des moyens artis-

(1) V. 1908, *Almanach-Annuaire illustré de la Libre-pensée internationale* (pages 26 à 30 et pages 127, 130.)

(2) Je procède précisément à cette démonstration essentielle dans la conférence éditée au Siège et au profit de la Société de Culture Morale et de Recherches Psychiques de Carcassonne, 60, rue de la Liberté, sous le titre de *Méthode critique et Idéal Laïque*.

tiques, que par des moyens rationnels qui ont bien d'ailleurs leur part de beauté, car l'éloquence des orateurs ou des écrivains est un bel art, j'imagine.

Opposons-nous donc (précisément parce que nous voulons laisser toute sa spontanéité à la pensée), opposons-nous de toutes nos forces aux négations qui l'étouffent, sous le prétexte trompeur de la défendre.

Bannissons tout sectarisme et sachons élever notre esprit par des méditations loyales sur les problèmes essentiels de la vie. Opposons-nous à la méthode dogmatique, mais rejetons comme illogique une libre-pensée qui serait un anti-dogmatisme étroit et stérile ; et de même que nous aboutirons aux certitudes morales nécessaires à la vie, de même nous pourrons acquérir des certitudes scientifiques plus avancées que celles du vulgaire.

DÉODAT ROCHÉ.

Une lettre de M. Delanne

M. Gabriel Delanne, le sympathique Président de l'Union Spirite Française, nous communique la lettre suivante qu'il a adressée à M. Heuzé, rédacteur à l'*Opinion* ; cette lettre nous dispense de tout commentaire sur le rôle que nous attribue bénévolement notre trop aimable confrère : J. M.

Paris, le 15 juillet 1922.

« MON CHER CONFRÈRE,

« Je prends connaissance de votre article paru dans l'*Opinion* du 15 juillet et je suis fort surpris que vous me mettiez en cause pour des questions qui n'intéressent nullement vos lecteurs, puisqu'elles me sont personnelles. Je tiens à dissiper l'équivoque que votre article pourrait laisser subsister en faisant croire à des dissentiments qui n'ont jamais existé. Je ne vous ai vu que deux fois : la première, lorsque vous êtes venu m'interroger, au sujet du spiritisme ; la seconde, quand vous m'avez donné connaissance de votre interview. Notre conversation n'a eu aucun caractère personnel. C'est pourquoi j'ai été fort étonné en lisant, page 754, deuxième colonne, le passage suivant :

« Je suis si peu l'ennemi des spirites que, scandalisé de la situation dans laquelle se trouve, de leur plein gré, leur grand chef G. Delanne, j'ai essayé d'aider Louis Lormel et je n'ai pas à rougir je pense, dans son projet de procurer au vieux maître une vraie indépendance. La mort de Louis Lormel a fait avorter l'entreprise. »

« Ici je dois déclarer formellement que dans mes conversations avec M. Lormel, pas plus qu'avec aucun autre, il n'a jamais été question de sa part d'une proposition quelconque ayant trait à ma situation. Elle aurait été sans objet, car depuis la généreuse initiative du fondateur de l'Union Spirite Française, j'occupe la position que j'ai ambitionnée toute ma vie, puisqu'elle me permet de répandre en France les consolantes vérités du Spiritisme, qui a fait l'objet des études de toute mon existence. Vous me permettrez donc de vous dire que votre sollicitude à mon égard, dont je n'ai eu connaissance que par les lignes signalées plus haut, demeure sans objet.

« Je dois également signaler un passage de la note insérée dans le bas de la même

colonne, dans lequel vous dites : « que mon indépendance intellectuelle et morale est, pour ainsi dire, en tutelle ».

« Ici encore je proteste formellement contre ces assertions inexactes, car jamais personne n'a essayé de m'influencer ni intellectuellement ni moralement. Si cela s'était produit, bien que peu fortuné, presque aveugle et infirme, je ne serai pas resté un seul instant à la tête de l'Union Spirite, ayant trop souci de ma dignité pour accepter une tutelle quelconque, aucune considération d'intérêt matériel n'ayant jamais dirigé mes actes pendant ma longue carrière de militant.

« Je fais appel, mon cher Confrère, à votre esprit d'impartialité, pour insérer cette lettre dans le prochain numéro de l'*Opinion* et vous prie de croire à l'assurance de ma parfaite considération.

G. Delanne. »

Revues et Journaux

A propos des récentes expériences d'Éva C... à la Sorbonne — que nous commentons d'autre part — nombreux sont les journaux qui ont consacré des articles plus ou moins longs à la critique de cet événement, mais rares sont ceux qui ont témoigné d'une véritable connaissance de la question, d'un jugement impartial et sain : la passion des partis ou l'ignorance sont les caractères presque constants de ces sortes d'articles.

L'***Opinion***, selon sa promesse, publiait le 8 juillet, le rapport officiel des professeurs Lapicque, Dumas, Piéron et Laugier.

Le locument n'était suivi d'aucun commentaire de M. Paul Heuzé... qui s'est bien rattrapé depuis. Mais, n'anticipons pas.

Ce rapport, que d'aucuns ont dit « accablant » pour le médium, contient des passages que l'on s'est, en général, abstenu de citer, à côté du constat de carence des phénomènes attendus. Nous citerons par exemple :

« Au point de vue du contrôle, nous avons trouvé satisfaisantes les propositions de Mme Bisson, qui *a toujours dirigé son effort vers la rigueur scientifique...* »

« Elle (Mme Bisson) trouvait son médium en bonne forme, surtout pendant ses règles, *bien que sa « médiumnité »*, remarquait-elle, *ait décru depuis quelques années.....* »

« En conclusion, qu'il nous soit permis de rendre pleinement hommage à la bonne foi et à l'ardeur scientifique de Mme Bisson... »

« Mme Bisson... regrette de nous avoir montré son médium à un moment où il n'avait pas tous ses moyens, et regrette aussi *que les expériences ne se soient pas prolongées assez pour être fructueuses.*

Ces quelques passages du rapport suffisent à détruire les principaux arguments dont se servent généralement nos adversaires dans leurs articles de presse.

Le Matin et le ***Journal*** du 8 juillet ouvrent le feu des commentaires. Sous la signature de Jean Gille, l'***Eclair*** fait de même, en termes mesurés, dans un article reproduit par la ***Victoire*** du 9. Le même jour, M. Clément Vautel, dans son « film » du ***Journal*** expectore ses habituelles insanités grossières à l'égard de tout ce qui n'a

pas l'heur de lui plaire : il nous permettra de lui dire, utilisant son langage fleuri, que c'est encore là une forme de « loufoquerie ridicule » et que ces expectorations sont au moins aussi dégoûtantes que celles de l'ectoplasme dont il parle imprudemment sans le connaître.

Que les journaux dits « bien-pensants » saisissent au vol l'événement pour nous attaquer avec autant de violence parfois que de mauvaise foi, il n'y a rien là que de naturel et de prévu : les articles du ***Figaro*** (du 10), de l'***Action Française*** (Léon Daudet) et tous ceux que nous lirons bientôt dans les multiples feuilles réactionnaires et cléricales de province n'ont et n'auront rien qui puisse nous surprendre. Nous soulignerons plutôt avec une surprise agréable, l'allure digne d'un article paru dans le ***Figaro*** du 11, sous la signature du docteur de Fleury, un des collègues du professeur Richet à l'Académie de Médecine : comme on sent, à la lecture de cet article, la différence qui sépare un homme de science de maints journalistes, encore que la compétence en toutes choses ne puisse être, d'emblée, accordée à un savant.

Le 12 juillet, dans la Chronique scientifique du ***Journal***, M. Lucien Chassaigne écrit aussi un bon article sur « Une science nouvelle : la métapsychique ». N'en déplaise à M. Clément Vautel, l'opposition, à trois jours de distance et dans le même journal, de sa prose... spéciale et des commentaires vraiment scientifiques de M. Chassaigne — qui, certes, n'est pourtant pas des nôtres — n'a rien de flatteur pour l'auteur des «Films».

Nous devons signaler quelques passages de l'article de M. Chassaigne :

« En réalité, c'est l'immense mystère de l'origine et de la nature de la vie qui est une fois de plus soulevé. La mort n'est-elle que la disparition de notre être matériel? Survivons-nous d'âme et d'esprit après le décès? Et ceux qui restent ici-bas, peuvent-ils évoquer les disparus, les rappeler sur terre, obtenir d'eux des manifestations de force? Ce n'est pas d'aujourd'hui que de pareilles préoccupations sont nées. Elles sont de tous les âges, mais jamais elles n'ont été scientifiquement coordonnées. Allan Kardec, au milieu du XIXe siècle, a tenté de les assembler en doctrine ; elles sont restées entourées d'obscurité mystique. Les uns ont admis les phénomènes invoqués sans contrôle, sans discussion, les autres les ont énergiquement niés, ne leur attribuant d'autre cause que la supercherie.

« Pourtant les médecins qui se consacrent spécialement à l'étude de la neurologie, constatent chaque jour des faits troublants d'extériorisation... »

M. Chassaigne continue, en citant le « Traité de Métapsychique » de Richet, dont il reproduit les conclusions finales.

Bonsoir, du 9, s'est retourné vers le docteur Geley, le savant directeur de l'Institut Métapsychique International, et l'a questionné. Notre ami a repondu :

« L'ectoplasmie est un fait indéniable. C'est la faculté qu'ont certains sujets médiumniques, à l'état de « transe », d'extérioriser d'eux-mêmes une « substance spéciale ».

Le docteur Geley continue l'interview en expliquant les phases expérimentales du phénomène dont il affirme :

« Les expériences faites à l'Institut Métapsychique International nous paraissent décisives... »

Dans ***La Presse*** du 16, M. Louis Payen nous foudroie d'un article spirituel. Je me méfie toujours des articles spirituels en matière scientifique : ils sont généralement

plus bêtes que les autres, la science se prêtant mal aux lieux communs de l'humour journalistique. Il y a, de plus, des erreurs matérielles dans l'article de M. Payen.

Avec l'***Ère Nouvelle,*** nous revenons à la trop petite catégorie des journaux qui traitent loyalement et sérieusement la question : le numéro du 17 contient une interview écrite du docteur Geley et une lettre de M. Albin Valabrègue.

Le docteur Geley dit à juste titre :

« Le résultat négatif d'une expérience ne prouve rien et ne saurait être mis en balance avec les résultats positifs d'expériences identiques. Or, les ectoplasmes d'Éva ont été vus, touchés, photographiés par nombre de savants. Quinze séances sans résultat ne peuvent être opposées à des centaines de séances réussies. Le contrôle employé à la Sorbonne est exactement celui qu'avaient mis au point, avant eux, les autres observateurs : séance dans un laboratoire scientifique ; examen complet, deshabillage et mise en maillot d'Éva ; tenue des mains ; éclairage, tout est identique, point par point, dans les expériences de la Sorbonne et dans les expériences précédentes.

« Les docteurs Dumas, Lapicque et Piéron n'ont rien innové. Ils n'ont pu ajouter ni modifier quoi que ce soit aux procédés de leurs prédécesseurs. Nous sommes donc en droit d'affirmer de ce fait la valeur probante des travaux antérieurs. On ne saurait, en effet, raisonnablement soutenir que la même méthode est bonne quand les résultats sont négatifs, et défectueuse quand ils sont positifs. »

Le docteur Geley parle ensuite de quelques précautions supplémentaires souvent prises contre la fraude par les expérimentateurs d'Éva et que les professeurs de la Sorbonne n'ont pas envisagées. Il termine ainsi :

« Je ne puis, en ce qui me concerne, que proclamer une fois de plus ma *certitude sans réserve* de la réalité de l'ectoplasmie. Tôt ou tard, cette certitude sera partagée de tous. En attendant, soyons reconnaissants aux savants qui cherchent loyalement la vérité. »

Le rédacteur de l'***Ère Nouvelle,*** M. Videlly souligne ensuite, seul de tous ses confrères, les conditions défavorables dans lesquelles ont eu lieu les expériences de contrôle dit officiel.

Quant à M. Albin Valabrègue, il s'étonne justement :

« Je trouve qu'on fait trop de tapage — et de mauvais tapage — à la suite de séances complètement nulles. »

Nous terminerons la liste des citations — pour cette chronique — par quelques mots sur l'article « Pénombres » de M. Marcel Prévost, de l'Académie Française, paru dans l'***Intransigeant*** du 19 juillet :

L'éminent écrivain disserte agréablement, mais pas toujours rationnellement, sur un sujet qu'il ne connaît que d'ouï-dire. Comparant la science métapsychique aux sciences physique et chimique, il confond, après tant d'autres, la « méthode scientifique » qui doit être une et imprescriptible, et les conditions d'examen qui doivent raisonnablement varier entre deux ordres de faits aussi distants que les faits physico-chimiques et les faits psychologiques et métapsychiques.

La presse continue de s'occuper de notre savant et sympathique collaborateur, M. Camille Flammarion, dont nous contions le mois écoulé les derniers triomphes.

Le Populaire de Bourgogne du 17 juin, rapportant la solennité de la Sorbonne, dit :

« De spiritualiste, Camille Flammarion est devenu spirite. Il n'adhéra au spiritisme qu'après avoir épuisé toutes les possibilités de le nier. »

Paris-Voltcias prend à partie M. Clément Vautel qui nie tous les faits spirites, en bloc, de la façon la plus catégorique :

« Qu'en sait-il? Rien. Quelles preuves à l'appui de sa négation? Aucune. »

Le Mémorial de la Loire, L'Union Nouvelle de Los Angelès, ***Le Courrier du Centre*** de Limoges, ont, avec les journaux cités antérieurement, parlé de l'article de M. Flammarion dans la *Revue Spirite* d'avril.

La Dépêche de Toulouse du 22 juin reproduit le poème posthume de Robert de Montesquiou, publié dans nos colonnes par M. de Reyle.

L'Internationale du 9 juin, reproduit, de son côté, un passage d'un article de M. Léon Denis, sur l'Art.

***

Nous ne pouvons citer toutes les revues qui se consacrent à la propagation du spiritualisme sous toutes ses formes libres. Nous nous en excusons.

La *Revue Métapsychique Belge* parle, dans son numéro de juillet-août, des essais satisfaisants tentés par M. Van Gasse, Président de la Société, pour éclairer les séances de matérialisations au moyen d'une combinaison chimique prenant sa base dans la fluorescence de certains sels. Nos lecteurs connaissent les travaux, très différents, du docteur Geley, pour l'utilisation dans le même but, de la lumière vivante, et nous avons dit les raisons qui nous font croire que c'est là le vrai chemin du progrès.

La Vie Morale, de juin, est consacrée à l'enquête sur l'Occultisme devant la Conscience Moderne, actuellement poursuivie par MM. Pagnat et Gastin. M. Ph. Pagnat attribue à l'« autosuggestion du criterium matérialiste » l'entêtement du professeur Richet à admettre l'hypothèse spirite, « la seule acceptable en métapsychique ».

Esprit éclectique merveilleusement documenté, M. Pagnat présente un article bourré de citations agréablement reliées par des commentaires personnels bien choisis. Il publie ensuite un article du docteur Geley, écrit en 1910, mais resté inédit, sur la « Métapsychique » et une note de Mme Bisson, sur « les Phénomènes de matérialisation obtenus avec le médium dit « Éva Carrière ».

La Vie d'Outre-Tombe annonce que le Congrès de 1922 de l'Union Spirite Belge tiendra ses assises à Liége les 13, 14 et 15 août prochain. Cette revue publie, en son numéro du 15 juillet, un excellent article du professeur Marcel Monier, directeur de l'Institut de Biologie de Bruxelles.

L'éminent savant s'exprime ainsi :

« Certes, j'appartiens à la science officielle par mes travaux et par ma longue carrière scientifique déjà bien longue, mais au-dessus du savoir humain confiné dans les Académies, il y a la Vérité, au culte de laquelle est voué par état le véritable savant. Or, mes confrères seront d'accord avec moi pour conclure que la science officielle a trop souvent barré la route à l'essor des génies créateurs, quitte à les honorer lorsque la pierre du tombeau a scellé leur immortalité...

« Nos études nous portent à comparer le médium à une antenne de télégraphie sans fil, mais une antenne vivante, capable de vibrer à l'unisson avec les entités spirituelles désincarnées. J'attire spécialement l'attention des expérimentateurs sur cette comparaison, car mes expériences me portent à conclure que l'étude comparative du phénomène physique de la télégraphie sans fil et du phénomène spirite ouvrira des horizons indéfinis à la science. Là est la révélation, la mise entre les mains de l'humanité de la clef du grand mystère de l'Au-delà. Cette clef, la science la mettra entre les mains de l'homme. C'est pourquoi Allan Kardec a dit : « Le Spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas. »

« ... Paroles profondes et prophétiques, dont la mise en pratique est léguée aux organisations spirites de l'heure actuelle...

« L'école néo-spiritualiste, c'est-à-dire l'école spiritualiste basée sur les connaissances modernes, n'a rien à redouter des investigations scientifiques, et nous répétons bien haut ce que nous publiions naguère : Le temps est proche où le savant n'osera plus se proclamer matérialiste sans craindre de se donner un brevet d'ignorance....

« La science officielle de demain sera confuse de s'être laissé choir dans l'abîme du matérialisme ; alors elle enseignera les idées des penseurs spiritualistes qui luttent actuellement pour la Vérité, comme elle enseigne la rotation de la terre après avoir jeté l'anathème sur l'illustre savant qui en fit la découverte et auquel on voue maintenant les honneurs dus au génie. C'est le sort commun, à travers l'histoire, des médiums, prophètes, savants, penseurs illustres, servant de véhicule à la puissance spirituelle des grands esprits, qui eux-mêmes, sous l'impulsion de la force éternelle et absolue, jettent le progrès à travers le monde. »

Nous dédions ces quelques lignes d'un vrai savant aux contempteurs français du spiritisme et du métapsychisme.

Chronique Étrangère

Il serait bon d'en terminer avec cette stupidité souvent répandue par des ignorants, et selon laquelle la pratique du Spiritisme conduit à la folie. Le *Journal of the American Society for Psychical Research*, reproduisant et commentant une étude publiée à Londres, dans *Raison*, par M. H.-J. Osborn, répond à souhait aux calomniateurs. « Oui, nombreux sont les écrivains, les prédicateurs, les orateurs de conférences et les médecins qui prédisent aux Spirites, l'*inévitable* folie. Les médecins et les ecclésiastiques sont particulièrement acharnés à soutenir cette thèse. Il y a là un mensonge. Il est parti d'un rapport publié il y a quelques années par un certain docteur Forbes Winslow, chiffrant à 10.000 (! !) le nombre de spirites enfermés, en Angleterre. Depuis, Forbes est devenu spirite lui-même et a publiquement démenti ses fallacieux écrits. Ce qui n'empêche pas que beaucoup de polémistes le classent encore parmi les adversaires du Spiritisme ! Puis est venu un docteur A.-T. Schofield dont les persistantes allégations ont été souvent réfutées à la lumière des faits exacts. J'ai voulu voir clair dans cette question. J'ai consulté, en Grande-Bretagne, les directeurs des grands asiles d'aliénés. Uniformément, il m'a été répondu qu'il n'existait aucun cas de folie, qu'on puisse en termes positifs, imputer au Spiritisme. Dans les cas douteux, il était toujours possible de rattacher l'affection à une autre cause, d'ordre héréditaire ou organique. Les statistiques officielles démontrent qu'il y a en Angleterre et pays de Galles 100.000 fous, de tous types et conditions. *Aucun* n'est catalogué « fou spirite » et ceux qui parlent de Spiritisme portent la déchéance physique de l'alcool, de la syphilis ou d'autres motifs qui ont déterminé leur folie. Par contre, il faut bien reconnaître, sans arrière-pensée, que les cas de monomanie mystico-religieuse sont nombreux. Mon enquête m'a conduit à des résultats singuliers ; j'ai découvert des chiffres étonnants en ce qui concerne nos principaux adversaires : les médecins et les « preachers ». Parmi les pensionnaires d'asiles, l'honnêteté des

chiffres m'oblige à constater une proportion de 10,3 sur 10.000, pour les membres du clergé de l'Église d'Angleterre. Et je m'en réfère aux témoignages les plus impartiaux pour certifier que chaque semaine, on enferme au moins un ministre du culte. Quant aux docteurs, on en conduit, à l'asile des fous, trois toutes les cinq semaines, et la proportion de médecins aliénés, pour 10.000 lunatiques, est de 14,3. J'en terminerai par quelques chiffres encore. Déduction faite de la proportion moyenne des décès et des guérisons, on a, en vingt ans, dans les asiles britanniques soigné, comme aliénés, 309 membres du clergé, 357 médecins, ce qui fait, chez les principaux détracteurs du Spiritisme, un imposant total de 666 fous qualifiés ».

On voit donc que les accusateurs du « Spiritisme-école de la folie » ont rêvé. Mais ne disons pas trop de mal du rêve. Il a bien sa valeur, maintes fois et l'on peut écrire que la métapsychique l'a, en quelque sorte, « réhabilité ». La science matérialiste n'y voulait voir qu'un accident de la pensée résultant d'une digestion difficile ou d'une mauvaise circulation du sang. On avait sévèrement relégué dans le domaine de la fable toutes les histoires de songes expliqués qui abondent dans les Écritures. Et ce n'étaient plus là, cauchemars ou rêves fleuris, que des « jeux du cerveau ». Pourtant, aujourd'hui, le rêve, dans ses origines et ses effets, ne s'explique plus si « à la légère ». S'il y a des rêves qui, tout au plus, remontent du subconscient ou sont comme des échos mentaux des occupations et soucis de l'individu dans la journée précédente, il en est d'autres qui proviennent de plus loin, et, pour ne faire qu'une citation à cet égard, dans son *Traité de Métapsychique*, M. le Pr Richet écrit, page 318 : « La monition a très souvent lieu en rêve ». Or la monition est un « phénomène de cryptesthésie accidentelle, survenant à l'improviste chez des personnes normales, portant sur des événements légers ou graves », y compris l'annonce de la mort. *The Occult Review* signale, de ce genre de phénomènes, un cas fort saisissant (nº de juillet). Il s'agit de Mme O'Sullivan Beare qui eût deux séries de rêves prémonitoires, en 1903, puis en 1914. La première fois, elle vivait dans l'Est Africain. Du 8 au 12 novembre 1903, — cinq nuits de suite — elle vit feue la mère de la Tsarine, princesse Alice, fille de la reine Victoria, et femme du grand-duc de Hesse-Darmstadt. (Elle la connaissait pour l'avoir, jadis, et sans lui parler, entrevue à Darmstadt.) La grande-duchesse, dans le rêve, la suppliait d'avertir Nicolas II qu'un fils lui naîtrait l'année suivante, mais qu'il aurait une terrible mort si le Tsar ne mettait pas fin aux persécutions et aux massacres des Juifs en Russie. Le lendemain, Mme O'Sullivan Beare, précisément, lisait dans les journaux, le récit d'un de ces massacres. Elle écrivit donc à M. W.-T. Stead, à Londres, qui transmit la lettre au Tsar. Exactement neuf mois plus tard, la Tsarine donnait naissance à celui qui devait être son seul fils. Il est de fait que, dès lors, des mesures furent prises contre les progroms. — En juillet 1914, Mme O'Sullivan est à Richmond (Surrey). Dans la nuit du 16 au 17, la Grande-Duchesse lui réapparaît et l'implore de prévenir le Tsar que s'il s'« embarque » dans la guerre, il déchaînera les violences, l'incendie et la révolution contre lui et sa famille. Le 27 juillet, elle se décide à écrire au souverain, en rappelant sa première lettre transmise par W.-T. Stead. Elle annonce au Tsar qu'il sera détrôné s'il n'évite pas la guerre. Le pli arrive trop tard. Entre temps, l'Allemagne a causé l'irréparable.

Et n'est-ce pas une sorte de monition encore que l'étonnante intuition *(Occult Review*, p. 53) de cette fillette de quatorze ans qui, visitant avec sa mère un appartement à louer, dans le Sud de Londres, trouve tout à son goût, de pièce en pièce, jusqu'au moment où elle entre dans la salle de bains et s'écrie, terrifiée : « Jamais je ne pourrai vivre dans ce logement. Renvoyez vite les clefs à l'agence ! » Intriguée par cette brusque répulsion, la mère a l'idée de faire une enquête chez les voisins et elle apprend que, quelques mois plus tôt, le précédent locataire s'est suicidé dans sa baignoire.

Un autre rêve avertisseur. — Le Rév. W. Cumming Skinner, de Dundee, rêve qu'il voit l'un de ses plus anciens paroissiens renversé par une voiture, au moment où il traverse la rue. Le lendemain, en allant à l'église, à l'endroit que lui a désigné sa vision, il fait un crochet et évite le lieu présumé périlleux. Or, le paroissien dont il a rêvé, marche derrière lui et, d'instinct, imite le pasteur. Au même instant, une voiture de pompiers dont les chevaux ont pris le mors aux dents, arrive, verse, tue un enfant et blesse trois personnes. Trop tard, le pasteur a regretté de n'avoir considéré son rêve que comme un caprice de son esprit. *(Evening News.)*

*
* *

Le *Light* du 17 juin cite un curieux cas d'apparition du double d'un vivant avec prémonition : « Il y a longtemps, dit l'auteur, j'étais un jeune officier à bord d'un navire revenant en Angleterre de la côte ouest de l'Amérique du Sud. Un jour, un mousse accourt vers moi en criant : « Avez-vous vu ? » Il avait un air bizarre. Je pensai qu'il rêvassait et l'engageai à « se secouer un peu ». Pourtant, il restait troublé et bientôt, il me demanda de l'accompagner à certain endroit du pont. Je le suivis et le questionnai. L'histoire qu'il me conta me prouva qu'il était sous l'influence de quelque pensée obsédante, mais ce qu'il disait était tel que je lui promis de n'en parler à personne à bord, pour ne pas le rendre ridicule. A l'entendre, il avait vu une figure vêtue de blanc s'approcher de lui et l'inviter à le suivre. Muet et immobile d'abord, il s'était enfin laissé entraîner jusqu'au bastingage et là, il avait vu la forme, qui lui ressemblait, se jeter à la mer. Je restai impressionné par le conte et, pour mémoire, je fis le point afin de me souvenir de l'endroit. Il était alors midi 15. Le boy me reparla plusieurs fois de l'affaire jusqu'à New-Brighton. Il s'appelait Thomas Hughes. Avant notre nouveau départ, sa mère vint me voir et me demanda de bien prendre soin de lui, ce que je promis bien entendu, car j'estimais beaucoup le caractère de cet enfant. Nous voilà partis pour le cap Horn, et à la hauteur des îles Falkland, nous avons trois jours d'orage. Nous sommes mal en point et au cours d'une manœuvre, à minuit 15, je vois quelqu'un tomber à l'eau. On fait l'impossible pour le sauver, mais le temps est affreux. Il faut renoncer. Nous repartons. Thomas Hughes, — c'était lui, — était mort, et j'en fus affligé. Je ne me souvins de la fameuse vision que trois semaines après, en me promenant, *à midi* 15, sur le pont, et en entendant une voix qui me disait « Souvenez-vous ! » Je regardai autour de moi : il n'y avait personne. Alors tout me revint en mémoire. Je m'approchai de l'emplacement d'où l'enfant était tombé : c'était le même que celui où il avait vu son fantôme disparaître sous les vagues. Le bâtiment était alors à quelques milles près de l'endroit où le petit Hughes avait eu son hallucination. Depuis, les circonstances ont fait que je ne suis pas rentré en Angleterre pendant vingt ans. Je n'ai pu revoir la maman, mais si elle existe encore et si cette relation lui passe sous les yeux, j'espère qu'elle lui apportera quelque consolation. J'ai voulu remplir ce devoir, avant de mourir. »

*
* *

On sait que miss Ada Bessinet est l'un des plus remarquables et des plus complets médiums actuellement connus. Elle vient de donner une saisissante preuve de ses pouvoirs à Sir Conan Doyle et à neuf personnes, qui assistaient à la mémorable séance du 22 mai 1922, à Toledo (États-Unis). La relation des faits a été aussitôt publiée par le *News-Bee*, journal local, et le rédacteur assistait à la réunion aux côtés de Sir Conan Doyle.

Les phénomènes se succédèrent pendant trois heures et demie. Autour d'une grande table, onze personnes sont assises, dont le médium. Dans l'obscurité, des lueurs se produisent, se déplacent en tous sens. Miss Bessinet, encore consciente, les signale et les commente. Un appareil à musique est mis en marche par un témoin préposé à ce soin et, tour à tour, des voix diverses accompagnent le chant. Un sifflement se joint à elles : on prie qu'il cesse : il s'interrompt, et reprend, à la demande, puissant ou faible, selon qu'on le désire. Un visage se manifeste au moment où le médium entre en transe. C'est une femme que suit immédiatement une autre apparition, vue incomplètement éclairée de côté, à demi voilée par l'ectoplasme. Le guide indien, Black Cloud, annonce de plus beaux phénomènes et, de fait, à l'instant, la main de Conan Doyle et celle du médium se trouvent étroitement liées, le cordeau entrant fortement dans les chairs. Après des raps, vient une figure encore : « Levez-vous si vous êtes touché », dit l'Indien. Conan Doyle, touché, se dresse, voit deux faces, celles de son fils et de son neveu. Sur sa prière, ils reviennent sitôt que disparus. De même Mrs Doyle va voir sa mère. L'agent organisateur de la tournée de conférences Doyle aux États-Unis est là. Il n'est pas spirite : il assiste à sa première séance. Une tête se forme, une femme. Les assistants la voient. Mrs Doyle reconnaît sa mère qui la touche au front, à la joue. L'agent Keedick annonce une autre figure : « C'est Shackleton. »

(L'explorateur des mers antarctiques). « Je n'ai aucun doute sur la réalité de la vision, affirme Kedick. Shackleton était mon meilleur ami. » Sur l'ordre de l'Indien, on se lève en maintenant la chaîne des mains sur la table. Une femme se manifeste. Tous la distinguent jusqu'à mi-corps, drapée d'un vêtement éblouissant : « C'est Katie King ! » (l'Entité qui parut si souvent chez William Crookes.) Les bras nus, elle est éclairée, de toutes parts, et d'une lumière égale. D'autres matérialisations ont lieu, dont plusieurs sont reconnues. Bloack Cloud avertit qu'il va y avoir des expériences de trompettes. Par ce moyen, Sir Conan Doyle et sa femme s'entretiennent avec leur fils, qui dit aider son père dans son œuvre de propagande pro-spirite. Un « médecin » essaye de paraître, n'y réussit pas. Il veut transmettre un message à une personne non-présente à la séance (le message sera dicté, avant la fin, avec d'autres, qui sitôt écrits par le médium, sont arrachés de la planchette et portés par des mains invisibles aux personnes qu'ils concernent : Tous contiennent des détails particuliers et privés, et sont signés). Enfin l'Indien avertit : « Nous ne pouvons faire davantage. » On rend la lumière. Miss Ada Bessinet est visiblement lasse, bien qu'elle proteste du contraire. Sir Conan Doyle publiera certainement un compte rendu de cette séance de premier ordre. Nous n'avons pas voulu laisser attendre nos lecteurs pour leur faire connaître ces faits splendides, d'après le texte inséré par les *News-Bes*, texte qui a dû recevoir l'approbation du grand propagandiste avant d'être livré au public.

Nous avons bien des fois dit quelle prudence il fallait mettre en œuvre avant de prendre pour certain et au pied de la lettre... ou de la table, un message quelque peu émerveillant ou flatteur. Mais, dans le cas des expériences Ada Bessinet, et notamment de la plus récente, l'autorité de Sir Conan Doyle et sa probité nous sont de trop sûrs garants pour que nous n'enregistrions pas les détails de la séance du 22 mai dernier, avec l'assurance qu'ils seront confirmés par l'illustre spirite.

Il est au moins certain que, ce soir-là, tous les assistants étaient de bonne foi et de bon vouloir, ce qui ne veut pas du tout dire qu'ils étaient prêts à se laisser mystifier. Ce qui *tue* bien des séances, c'est l'esprit négateur de parti pris. *Light* (24 juin), le redit en fort bons termes : pour certaines personnes, la nécessité de garder, envers le sensitif, une attitude amicale et sympathique, propre à créer une atmosphère convenable, est impossible à concevoir. Les gens de ce caractère, pleins de doutes et de soupçons, s'en vont désappointés d'avoir perdu leur soirée alors que l'échec a été provoqué entièrement par leur sourd antagonisme et par leur anxiété d'être trompés. Ils ont tiré un rideau pour cacher ce qu'ils voulaient voir. »

***

Sans doute, estimant qu'ils seraient incrédules, le médium Mrs Etta Wreidt, il y a peu de temps, en Écosse, ne permit pas que deux pauvres vieux assistassent à une séance donnée par elle. Mais en la circonstance, on va voir qu'elle revint sur sa première inspiration, à la suite d'un conseil qui lui vint de l'Astral. L'histoire est touchante. *The International Psychic Gazette* l'a rapportée en son fascicule de juillet. Un père, une mère avaient perdu leurs trois fils à la guerre. Désespérés, les parents quittèrent la maison familiale trop pleine de souvenirs et s'en allèrent, dans un autre pays, près de la côte. Sir Arthur Conan Doyle visita un jour la ville où ils s'étaient installés. Ils assistèrent à une de ses conférences et en furent quelque peu réconfortés. Peu après le médium Etta Wreidt, traversant le pays, y rend visite à des amis et le secrétaire d'un groupe spirite, invité à une séance projetée, a la pensée généreuse de demander qu'à sa place, on voulût bien recevoir les deux pauvres parents en deuil. Sa demande ne fut pas accueillie, pour la raison qu'on ne souhaitait pas introduire des inconnus dans la réunion. Mais, au soir de la séance, le père défunt du maître du lieu vint dire : « Il y a ici trois garçons qui voudraient parler à leurs parents et voici leurs noms ». Le père et la mère en pleurs sont clairement désignés. L'Entité ajoute : « Nous désirerions bien les réunir. Arrangez une rencontre ». Le jour suivant les parents sont donc invités : la mère vient seule, car le père est malade et garde la chambre. Et la maman a la conversation la plus probante, la plus personnelle, avec ses trois fils. Ainsi des Esprits, sachant les efforts tentés par leurs survivants, pour rentrer en contact avec eux,

avaient-ils eu recours à leurs frères de l'Au-delà pour réaliser la rencontre par les soins d'un puissant médium, « qui maintenant, dit l'auteur, est autant béni sur la terre que dans le ciel ».

Ces parents sans enfants, mais qui eurent le bonheur de les retrouver, contribueront sans doute d'une obole, même s'ils sont peu fortunés, au monument que l'on se propose d'élever, dans la ville de Rochester (États-Unis), pour commémorer « le point de départ » du Spiritisme moderne. Une souscription est ouverte. L'idée première est celle d'une obélisque, ce doigt de pierre qui désigne le ciel. Le projet sera peut-être tout autre, dans sa forme plastique, le jour de l'inauguration. Quoiqu'il en soit, l'idée fait son chemin outre-Atlantique et elle ne tardera pas à être formulée en termes positifs, de ce côté de l'eau.

Et en voici une autre, qui ne va pas sans mérites. Le Comité directorial du Centre d'Études psychiques de Barcelone (Espagne) a ouvert un concours en l'honneur de la « Philosophie Spirite », et fait appel à tous les centres, groupes, amis et frères « en croyances » pour l'envoi de travaux de diverses natures. Chacun, quelle que soit sa nationalité, peut participer au concours. Les travaux pourront être présentés en castillan, catalan, français, anglais, italien ou allemand, pourvu qu'ils soient originaux et inédits. Ils seront reçus jusqu'au 1er octobre prochain. Répartis en trois groupes, ils comprennent : 1° des *œuvres* de prose ou de poésie sur la doctrine, la philosophie et la morale spirites ; 2° des *rapports* scientifiques concernant l'expérimentation, les théories, les communications ou les faits notables, bien prouvés et certifiés ; 3° des *mémoires* sur toutes idées, propositions, initiatives ou projets qui, intégrant une valeur manifestement originale, peuvent servir utilement la philosophie spirite, en divulguant et en élargissant la culture du Spiritisme dans le monde. Des prix en numéraire seront attribués aux lauréats et les travaux couronnés seront publiés par les soins du Centre de Barcelone et de la revue *Lumen*, de Tarrasa. Les textes ne doivent pas être signés, mais être accompagnés d'un pli scellé contenant le nom et l'adresse de l'envoyeur. Le résultat du concours sera proclamé par *Lumen* en décembre prochain. L'adresse où diriger les envois est la suivante : *Sr D. Manuel Lopez, Nueva de San-Francisco*, 15, 3°, *à Barcelone (Espagne)*. C'est avec le meilleur sentiment fraternel que nous répondons au désir du Centre de Barcelone, de voir publier ces renseignements dans la *Revue Spirite*. Et nous faisons des vœux pour que ce concours porte des fruits nombreux et excellents.

Si l'un des concurrents peut suggérer un moyen, immédiat, d'imposer la paix et le silence aux esprits perturbateurs, il rendra grand service aux gens qui, çà et là, sont visités par des Entités turbulentes, ainsi qu'il advint à cet ingénieur-docteur F.-P. Sinha, dont parle notre confrère *A Noticia*, de Rio-de-Janeiro. Les faits ont été attestés par le docteur J. L., médecin de la Casa Nacional de Orates. Il est bon d'en prévenir, car ils sont de ceux pour lesquels deux témoignages vaudraient encore mieux qu'un. Dans la nuit du 12 au 13 février, chez le pacifique Sinha, c'est soudain un tapage formidable, comme le bruit de coups de cannes sur les portes, dans les couloirs. La ronde de police monte, ne trouve rien, s'en va, et tout recommence. Elle revient, entend le vacarme et conclut au surnaturel. Deux jours après, même scène accompagnée de sifflements aigus, tel qu'aucun siffleur, même le plus habile, ne saurait les imiter en force et en hauteur. Puis, chaque nuit, c'est la danse des meubles, le battement des portes, toute la série connue des phénomènes de poltergeist... Afin d'en terminer, il a fallu déménager !

Pour conclure, mentionnons un curieux projet d'expérience et sans en exclure la note comique, — car le Spiritisme n'est pas ennemi de la bonne humeur, n'est-ce pas? — traduisons l'article du *Sunday Express* qui commente la nouvelle : « Le professeur Hereward Carrington, Directeur de l'American Psychical Institute Laboratory, annonce son intention de faire des tentatives, avec un chat anesthésié, pour déterminer si le corps astral existe, en fait. Le chat sera introduit dans une boîte de verre juste assez grande pour le contenir. La boîte sera placée dans une autre boîte de même matière, légèrement plus grande. Un soporifique sera alors administré à l'animal dont le corps astral, suppose-t-on, passera dans l'intervalle compris entre les deux récipients. Le professeur Carrington s'exprime ainsi : « L'air sera à ce moment raréfié dans la plus grande boîte et j'espère que si le corps astral existe, il dégagera des radiations dans cette atmosphère appauvrie. Le fait dût-il se produire, il en résultera une ionisation, c'est-à-dire la production des petites particules électriques qui se condenseront à la surface du corps

astral, exactement comme la rosée sur l'herbe. Ainsi pourrons-nous identifier la présence de ce second corps. » Plaisamment, *Sunday Express* questionne : « Mais qu'arrivera-t-il, si ce pauvre chat a réellement neuf corps astraux? L'expérience deviendra horriblement compliquée et l'enquête du Professeur dans l'inconnu sera même dangereuse pour lui. Il faudra certainement rassembler la police en armes autour de son laboratoire, pour le protéger contre les dames amies des matous qui, dans New-York, n'approuveront pas cette façon nouvelle de prouver scientifiquement qu'il n'y a pas de mort. » C'est la note « pour rire », mais on a bien ri, autrefois, de la grenouille de Galvani, et cela n'empêche pas que nous apprécions et utilisons aujourd'hui cette électricité qui faisait tressaillir la patte de la bestiole, contre le fer du balcon de Bologne, en l'année 1789, fertile en événements sensationnels.

M. CASSIOPÉE.

A travers les Sociétés

Union Spirite Française. — Les séances expérimentales continuent à la Villa Montmorency, malgré l'approche des chaleurs estivales qui raréfie les assistants. Les dernières réunions ont permis d'enregistrer des communications intéressantes dont nous reparlerons. Félicitons Mme Doche du zèle qu'elle apporte à cette œuvre éducative.

Société d'Etudes Psychiques du Havre. — Nous recevons les meilleures nouvelles de la Société d'Études créée au Havre, à l'issue de la conférence que M. Gastin fit dans cette ville, il y a quelques mois. Grâce aux efforts persévérants de M. Bertin et aux concours dont il a su s'entourer, ce groupement promet d'être un des plus actifs et des plus vivants.

Il a obtenu de la municipalité une salle pour ses réunions et conférences. Son Comité a été constitué comme suit :

Président : M. DEVAUX, Ingénieur A. et M., 3, impasse Quesnay, Le Havre ;
Vice-Président : M. le Dr LÉVESQUE ;
Secrétaire : M. SOUDAY ;
Secrétaire-adjoint : M. CLERGET ;
Trésorier : M. BERTIN, entrepreneur, 95, rue Thiers, Le Havre :
Membres : MM. WALDMANN, les docteurs LECLERC, PERRIGAULT et LECENE.

La Société du Havre groupe maintenant une centaine d'adhérents.

Bibliographie

M. A Dubois de Montreynaud vient de publier des **Études sur le Spiritisme** que le bon maître Léon Denis a préfacées. L'auteur insiste surtout sur le problème social et, notamment, sur les erreurs commises par les socialisants, touchant le principe faux et anti-naturel de l'Égalité. Le socialisme chrétien, dont le Spiritisme est une traduction moderne, peut seul faire comprendre le douloureux problème des inégalités nécessaires pour le progrès vers l'Unité par l'Amour. Là est la vraie fraternité dont certains points sont si difficiles à vivre. Le critère de l'amour du prochain, dit M. de Montreynaud, est « dans cette parole sublime : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Et l'auteur ajoute : « Le Pardon des injures ! Voilà la pierre de touche, voilà le critère, voilà la manifestation la plus merveilleuse de l'amour du prochain, et, par suite, de l'amour de Dieu. »

M. de Montreynaud montre les désolants effets du matérialisme dans les sociétés : « L'his-

toire contemporaine nous apporte la sinistre confirmation de ce qu'il fût dans le passé. Le matérialisme, tel un torrent de boue et de honte, gronde de toute part. La société sapée, dans sa base par le chancre rongeur de l'enseignement, soi-disant libre, sans Dieu, sans idéal noble, est menacée d'une destruction prochaine. Nous assistons au spectacle lamentable d'une déchéance, d'une désagrégation successives, à mesure que le matérialisme progresse. Et c'est ainsi que chaque jour l'amoralité se développe et la criminalité la plus cynique augmente. Ainsi le matérialisme nous apparaît comme une formidable négation. Ce ne sont pas ses enseignements qui pourront jeter la lumière sur la solution du problème de l'Inégalité des Conditions ».

En somme, excellent livre. Nous prendrons nos conclusions dans la préface même de M. Léon Denis : « L'auteur de ce livre s'est maintenu dans la tradition des bons écrivains Kardécistes, sans, pour cela, y rester étroitement confiné. Il sait que, depuis Allan Kardec, le monde a marché ».

L'abbé Alta, le courageux et érudit prêtre catholique, docteur en Sorbonne, dont le Spiritualisme libéral, la bienveillance à l'égard de la doctrine spirite sont si connus, vient de donner aux éditions de la « Revue Contemporaine » un livre qui ajoute une belle unité aux œuvres déjà nombreuses de cet écrivain, qui est aussi un conférencier aimable et disert : **Le Christianisme du Christ et celui de ses Vicaires.**

Depuis longtemps on montre de tous côtés l'antagonisme qui sépare le christianisme césarien de l'Église du christianisme divin du Christ. Nombreux sont déjà les hommes courageux qui ont montré — et les auteurs spirites, Allan Kardec en tête, sont du nombre — que l'Évangile, admirable condensation de l'enseignement le plus haut que l'Humanité ait jamais reçu, condamne, d'un bout à l'autre, les mœurs et coutumes des « sépulcres blanchis » qui, dans les temps modernes, continuent la triste tradition des pharisiens flagellés par Jésus.

Naguère, l'abbé Rocca, qui s'intitulait lui-même « catholique anticlérical », s'attirait au Vatican même cette apostrophe d'un cardinal : « Oh vous, vous ne savez que gratter cette vieille guitare de l'Évangile ! »

Prêtre, non de la religion des dogmes, mais de celle du cœur et de l'esprit, l'abbé Alta s'écrie : « La mission du clergé n'est pas d'imposer son autorité,.. mais de s'instruire toujours mieux et de se dévouer toujours plus. Il a descendu la pente des entraînements humains, il lui faut remonter la pente qu'il a descendue. Se transformer ou périr : tel est le dilemme que le progrès de la liberté et de la science impose à toutes les Églises : l'Église Romaine d'abord, qui, étant plus puissante, a des responsabilités plus grandes. »

La Bibliothèque Chacornac a donné dans ces derniers temps divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : **Le Symbolisme des Nombres**, du docteur R. Allendy, vaste recueil des idées exprimées par plusieurs chercheurs sur le mystère arithmologique dont Pythagore avait fait la base de sa prestigieuse philosophie dont seuls nous restent des débris informes ; **Les Génies Planétaires**, du bon maître F.-Ch. Barlet, dont les occultistes pleurent la perte depuis quelques mois ; **Le Catéchisme de la Raison**, de l'abbé Alta.

L'abbé Alta s'adresse aux savants modernes : « Conscient de ta grandeur, sois donc conscient aussi de ta petitesse ! Les savants, qui n'admettent pas d'autres formes de l'Etre que celles qui tombent sous leurs prises, oublient vraiment la mesure de ce qui est. Regarde donc au-dessus de toi, non pas seulement au-dessous, travailleur obstiné de la science ; songe à ces milliards de milliards de mondes qui, à des milliards de lieues les uns des autres, dans l'espace sans bornes, sont des milliards de fois plus gros, chacun, que notre planète terre, et tu n'auras plus cette folie de croire que la décomposition d'une poussière terrestre peut te donner la mesure de ce qu'est la totalité de l'Etre. Regarde au télescope, non pas seulement au microscope ; regarde au-dedans de toi, non pas seulement au dehors : le secret de l'Etre, c'est l'Esprit ; la mesure de l'Etre, c'est l'Infini. »

Comment résister au plaisir de citer cet admirable passage, d'une superbe envolée :

« Le voilà mourant, celui que vous aimiez... C'est fait, il est mort !... Vous lui parliez tout

à l'heure, et son regard au moins vous répondait : « Je t'aime ! » Dites-lui encore : « Mon père, ma mère, ma femme, mon enfant, mon amour, je t'aime ! » Plus de réponse ; pas un mot, les lèvres sont ouvertes pourtant ! Pas même un regard de ses yeux grands ouverts. Qu'est-ce donc qui n'y est plus? Son cerveau est là tout entier, et aussi son cœur, et tout son corps. Qu'est-ce donc qui manque à cette machine qui vibrait tout à l'heure, non seulement vivante, mais intelligente, mais aimante, et qui maintenant reste inerte, insensible et inintelligente?

Qu'est-ce qui manque dans l'air quand vient une nuit noire, après un jour d'été splendide? L'air est là tout entier, emplissant l'espace comme pendant le jour... Il ne manque que le soleil, qui pendant le jour faisait vibrer notre atmosphère de ses rayons vivifiants et qui brille maintenant de l'autre côté de la terre. De même, dans ces yeux ouverts mais morts, dans ce cerveau et dans ce cœur, toujours les mêmes que tout à l'heure, il manque le soleil intérieur, qui tout à l'heure rayonnait par le regard, par l'expression du visage ; ce *je*, ce *moi*, qui tout à l'heure à votre amour répondait « je t'aime ! » et qui maintenant est parti, toujours vivant, mais de l'autre côté de la terre, dans une autre atmosphère, dans un autre monde. Et bientôt, ce corps de votre ami, que tout à l'heure vous embrassiez avec tendresse ; ce corps de votre enfant, si beau, si jeune, pour vous prouver que ce n'est pas lui qui se donnait sa beauté, sa vie, sa jeunesse, il deviendra tellement cadavre et menacera d'une infection telle que vous serez contraint de le faire enfouir sous le sol pour le laisser pourrir...

« O vie invisible, si clairement manifestée !

« ...Si vous ne voyez pas, c'est que vous ne voulez pas voir. »

L'abbé Alta développe ensuite des idées rigoureusement conformes à la doctrine spirite et que nous regrettons de ne pouvoir citer, faute de place. Il le fait en s'armant des textes du Nouveau Testament et il condamne, à ce titre, la croyance en un jugement dernier, l'injustice de cette prétendue justice qui punirait par des supplices éternels les péchés d'une seule vie terrestre. »

« Non ! dit-il, ce n'est pas la mort qui est le dernier mot de la vie : il n'y a pas de dernier mot ; ce qui est est : ce qui vit vit, pour toujours, sans fin possible. »

Après le magistral ouvrage du Professeur Ch. Richet sur les facultés cachées (cryptesthésies), il est pénible de lire le gros livre que le docteur Binet-Sanglé, professeur à l'École de Psychologie, consacre à l'étude de « la perception directe de la pensée », sous le titre de **La Fin du Secret.**

Sous le nom d'*observations*, cet excellent matérialiste étale un nombre assez considérable de faits empruntés à la légende ou à la chronique parahistorique, dont bien peu sont entourés de ces précisions et garanties que l'on a coutume d'exiger des auteurs qui veulent soutenir, par des citations, les théories spiritualistes. Le docteur Binet-Sanglé essayant d'échafauder une théorie susceptible d'expliquer tous les phénomènes dits de métapsychique subjective, par la lecture de pensée, il est remarquable de constater qu'aucun de ces critiques véhéments dont les écrivains pro-spirites subissent les rudes assauts, ne s'est indigné de la faiblesse démonstrative des documents présentés dans « La Fin du Secret ».

Quant à croire, comme notre auteur, que l'on parviendra, par un « élevage » spécial de l'euthyperceptibilité (lisez: la faculté de percevoir les messages cérébraux) à constituer un corps d'*euthypercipients* capables de supprimer tous les abus, les dangers, voir même les avantages du « secret » des pensées, c'est là une audacieuse conclusion qu'aucun spirite n'aurait osé prononcer. Il est entendu, tout de même, que c'est nous qui sommes les rêveurs de chimères et les illusionnés bénévoles !

La maison Durville nous donne : **La Morale Eternelle**, de L. Drillaud ; **La Réalité Spirite** et **Seul le Spiritisme peut rénover le Monde**, d'Henri Regnault ; **Le Problème de la Survivance de l'Homme**, du docteur Fugairon.

M. Alphonse Momas publie deux plaquettes : **Les Mondes dans les Espaces**, et **Un Dieu, un Maître.**

Sous le titre prometteur **La Clef du Bonheur**, M. J. Méry publie un Cours d'Influence Personnelle qui, ni meilleur ni pire que toutes les productions de cet ordre, prétend faire de la volonté la clef d'or du paradis terrestre.

Évidemment, la volonté est une faculté précieuse dont l'homme doit savoir user — mais non abuser — et la connaissance d'une psychologie appliquée rationnelle est de nature à corriger grandement quelques imperfections de notre existence terrestre.

Mais il en est de ce procédé comme de la fameuse thérapeutique des symptômes qui, corrigeant les effets sans cesse renouvelés, néglige les causes et les conserve ; l'équilibre doit être dans l'être spirituel avant de se réaliser dans le corporel.

D'autre part, M. Méry paraît ignorer que le bonheur est essentiellement relatif et qu'aucune formule concrète ne peut en permettre l'accès à tous les hommes par la même voie.

Il peut être toutefois utile pour certains de lire cet ouvrage qu'édite la librairie Parmentier ; il contient de bons conseils et quelques bonnes idées.... Mais il faut savoir choisir.

M. E.-M. Lémeray, dont nos amis de la « Société d'Études Psychiques de Nice » ont quelquefois la faveur d'entendre les savants discours vient de faire paraître, chez Gauthier-Villars, un petit volume d'actualité scientifique : **L'Éther actuel et ses précurseurs.**

C'est une étude critique des travaux d'Einstein dans leurs rapports avec l'éther, spécialement ; c'est donc un ouvrage technique, préfacé par M. Lecornu, de l'Institut, et qui sortirait de notre cadre si tout un chapitre n'y était consacré aux « esprits ».

L'auteur prétend que la croyance en l'esprit ou âme a pour origine une confusion de mots, le terme *spiritus* ayant signifié souffle, vent, exhalaison avant de désigner les êtres spirituels. La place nous manque pour réfuter les arguments très spécieux que l'on est étonné de trouver sous la plume d'un homme sérieux et érudit. La seule lecture de ce passage suffit d'ailleurs, à tout lecteur d'intelligence moyenne, pour en rejeter les conclusions fantaisistes. Nous n'insisterons donc pas, formulant seulement l'espoir que la partie de l'ouvrage consacrée aux savants travaux d'Einstein, et qui échappe à notre compétence, soit à la fois plus solide et plus digne de son auteur.

Depuis que notre vieil ami Albert Jounet a, il y a un peu plus de trente ans, commencé le bon combat en faveur de la « Synthèse », l'idée a fait du chemin et a été cultivée par une foule de chercheurs qui ont complètement oublié son promoteur.

Sous le titre de **La Divine Réalisation**, Mme Marie Potel présente une «synthèse des yogas. C'est un livre bien écrit, d'inspiration nettement « théosophique » : c'est-à-dire qu'il apporte généreusement aux bouddhistes de l'Inde — pour les recevoir d'eux ensuite — quelques-unes des idées qui fleurirent dans la pensée judéo-chrétienne, et qu'il passe soigneusement sous silence les travaux du même ordre des occidentaux.

Les éditions Rhéa publient, de M. E. Prozor, **La Vie et la Souffrance** selon la Théosophie, recueil de conférences.

Et puis, voici des vers, de Mme J.-A. Longpré, qu'édite Albert Messein sous le titre **Pour Vous.** Les sentiments spiritualistes de l'auteur animent ces rythmes réguliers d'une douce et mélancolique harmonie.

L. G.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro de Septembre la publication d'un article de M. Regnault intitulé « Le point de vue d'un Spirite ».

Les opinions émises dans les articles que publie la* Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

IMP. P. DUBREUIL & A. LAROCHE, 18, RUE CLAUZEL — PARIS